

## FIGARO ILLUSTRÉ



P. Marchetti, del.

LA PROMENADE DU PAPE

ÉDITEURS :

MANZI, JOYANT & C<sup>IE</sup>

24, boulevard des Capucines

LE FIGARO

26, rue Drouot

PARIS

Ayuntamiento de Madrid

Prix : 3 fr. ; Étranger : 3 fr. 50



# LOTERIE L'ŒUVRE DE L'ALLAITEMENT MATERNEL

Autorisée par arrêté ministériel en date du  
19 décembre 1902, au capital de

## UN MILLION

**2 Gros Lots :**

100,000 fr.

10,000 fr.

PLUS 103 AUTRES LOTS DE

1,000, 500, 100 francs

Tous les lots sont payables en espèces et sont  
déposés au Crédit Foncier de France

### UN FRANC le Billet

**TIRAGE : 30 Juillet 1903**

EN VENTE DANS TOUTES LES VILLES DE FRANCE

Chez les débiteurs de journaux, tabacs,  
libraires, omnibus, etc.

Pour recevoir à domicile, s'adresser au Bureau de la

### Loterie de l'Allaitement Maternel

47, RUE DELABORDE, 47, PARIS

en joignant à la demande mandat-poste du prix des billets  
et timbres pour retour.



Société reconnue d'utilité publique par Décret  
présidentiel, en date du 29 juillet 1880.

Fondée en 1876, cette œuvre, bienfaisante entre toutes, vient en aide aux malheureuses femmes mariées, veuves ou abandonnées qui allaitent leur enfant.

N'ayant pas souvent pour elles-mêmes la nourriture nécessaire, comment pourraient-elles, en effet, nourrir l'enfant qu'elles viennent de mettre au monde ?

Mourir de faim avec son enfant, ou l'abandonner, voilà l'alternative !

La Société de l'Allaitement Maternel a ainsi sauvé et élevé, depuis sa fondation, plus de 35,000 petits enfants.

En 1892, elle a créé un Refuge-Ouvroir, le premier établissement de cette nature en Europe, et où, depuis lors, ont été recueillies plus de 8,000 malheureuses femmes qui ne savaient que devenir !

Il faut que le public charitable connaisse notre existence et nous soutienne de ses libéralités.

S'il est une œuvre utile et patriotique, c'est certainement celle-là, puisqu'elle tend à protéger ce qu'il y a de plus faible et de plus sacré : l'Enfant et la Maternité.

SUPRÊME PERNOT
PETIT-BEURRE GAMIN
FLEUR DES NEIGES
SORBET PERNOT
AMANDE DE PROVENCE
SUGAR PERNOT

BISCUITS PERNOT

La Grande Marque Française des Desserts Fins



Vingt et unième année.

FÉVRIER 1903

Deuxième série. — N° 155

# FIGARO ILLUSTRÉ

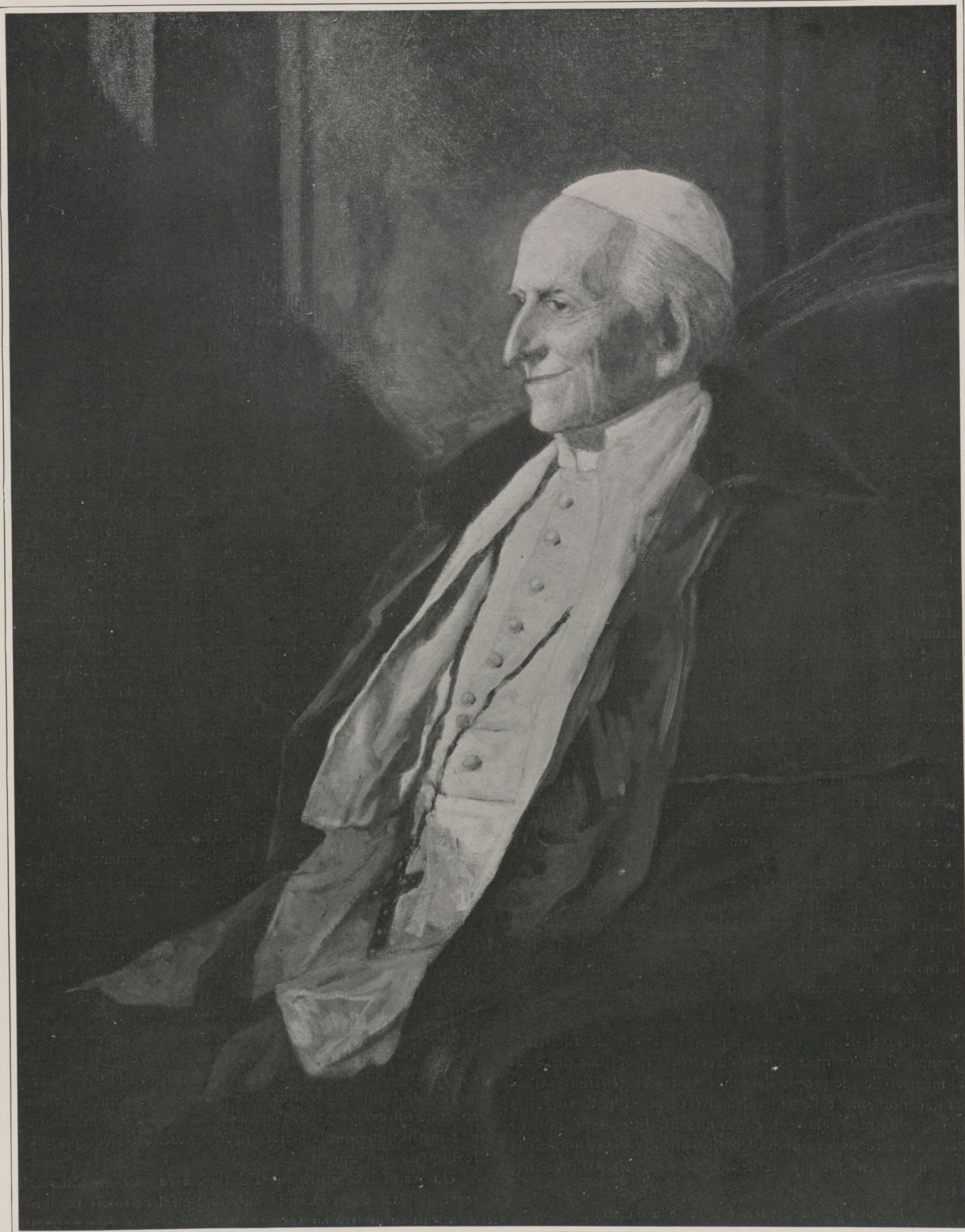
PARIS ET DÉPARTEMENTS  
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*  
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE  
Paraissant le 2<sup>e</sup> samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS  
Du *Figaro* quotidien

## LE PAPE LÉON XIII

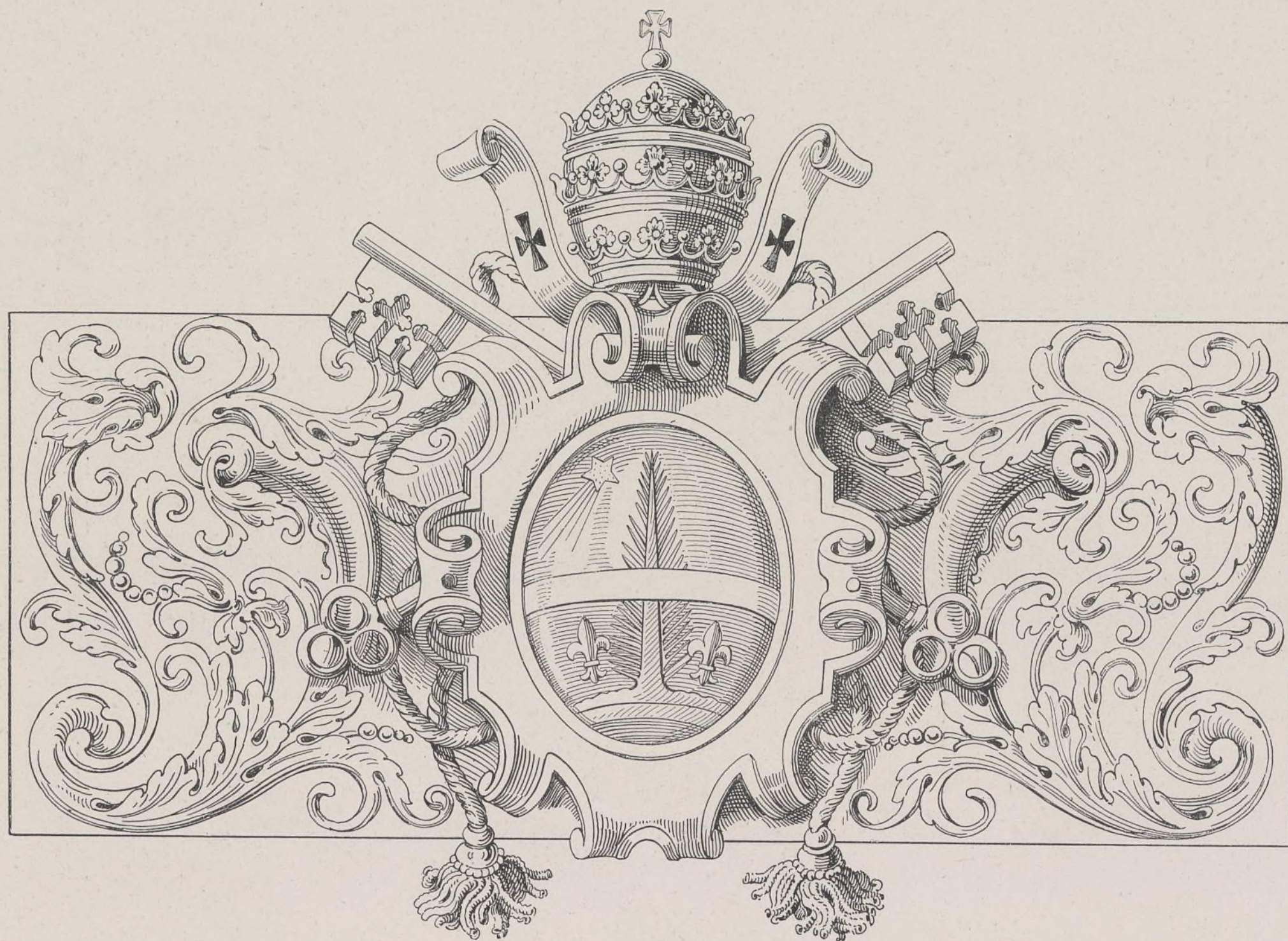


*Reproduction autorisée par la Maison Alfred Mame & Fils, de Tours.*

BENJAMIN-CONSTANT. — LE PAPE LÉON XIII

Ayuntamiento de Madrid





## Le Pontificat de LÉON XIII



EST un coup d'aile!

Ce Pape est aigle, et de l'aigle il a tout : la portée du regard, l'audace du vol, la fierté de la serre, l'amour des cimes escarpées, et, dans l'intervalle des luttes, ou pour immensifier les luttes mêmes, l'amour du large et de la sublimité des éthers.

Le jour de son élévation au trône, il semble que Léon XIII, quittant les dalles de Saint-Pierre, quittant la *sedia* étroite et basse qui ne voyage qu'à fleur de têtes, s'exaltant tout là-haut, au-dessus du dôme démesuré, ait regardé au loin, longuement, mystérieusement, fouillant des yeux nos horizons humains, sondant et pénétrant ce siècle, suivant de l'œil les tournants où nous sommes engagés, les chemins parcourus, les espaces qui s'ouvrent, les fossés qui se creusent, les escalades qu'on tente, et que, souriant aux espérances, disant adieu à ce qui n'était plus, il lui ait été donné, tandis qu'il faisait lentement le tour du lanterneau sublime, de lire sur les pétales de la rose des vents l'histoire de tous les peuples et l'avenir où ils s'avancent.

Oh! ce regard puissant, comme il a pénétré de lumière l'âme du grand pontife! On dirait qu'il se transfigure. Comme le Christ au Thabor, il devient tout clarté. Toute sa blancheur diaphane s'en inonde. La lourde tiare devient comme un soleil, et la main fleurie de gemmes, qui s'étend pour bénir le monde, projette des rayons comme un phare!...

Et puis il redescend, et il se met à l'œuvre.

Que pouvait-il savoir du temps qui lui était accordé?... Il fit comme si, montant sur un trône éternel, il héritait de l'éternité même. C'est le propre des âmes vastes et généreuses d'escompter noblement l'avenir. N'agissant point pour soi, elles n'ont que faire d'achever; elles agissent. Elles donnent leur labeur, et se reposent tranquilles, le soir, dans le sillon. Si la moisson ne vient que plus tard, si elle est cueillie par un autre, qu'importe?

Le moissonneur est seul maître de la moisson, et le Moissonneur éternel n'a pas besoin que le grain

lève vite, il a l'immensité des siècles devant soi. Il patiente.

Personne, peut-être, n'eut plus que Léon XIII le sentiment de la pérennité de l'Église et de la continuité de son œuvre, et personne, pourtant, ne donna un effort plus suivi, et, on peut le dire, plus colossal, en faveur de cette œuvre anonyme en un sens, quoique de temps à autre de grands noms, parmi lesquels celui de Léon XIII brillera d'un éclat incomparable, s'y suspendent, comme les étoiles au ciel quand la nuit tombe.

Certains ont voulu représenter ce grand homme comme l'ambitieux vulgaire, lustrant sa gloire et se demandant chaque matin de quel vernis nouveau il pourrait bien la teindre. Pauvres esprits, qui rapetissent tout à leur taille et qui ne comprennent pas que les grandes ambitions peuvent cacher les plus grandes vertus!

L'ambition n'est un vice que lorsqu'elle place son objet hors du bien, dans les régions de l'égoïsme et de l'amour-propre. Dieu, l'ambitieux suprême, soigneux de sa gloire au point de s'appeler « Dieu jaloux », donne l'exemple aux nobles âmes. Avec lui et en lui elles veulent le bien ardemment et placent leur gloire là, dans le rayonnement de lumière, de joie ou de vertu que leur effort a su produire.

Ce que voulut ce Pape, ce qu'il tenta avec cette fierté sereine qui ne doute point d'elle-même, ne doutant point de Dieu, ce fut tout d'abord d'*enseigner*, de refaire la carte des idées, de révéler ce siècle à lui-même, de l'amener au vrai total, en partant des clartés partielles, nobles en soi, mais dont il s'enivrait et qui risquaient de le mener aux abîmes. *Civilisation, progrès, liberté, critique, science, démocratie, émancipation, solidarité, égalité des hommes*, autant de mots dont il voulut fixer le sens, qu'il voulut rendre à leur essence première, au fond chrétienne, après qu'on avait essayé d'en faire des mots de combat contre une institution dont la maternité et la tutelle avaient permis le rêve qu'ils contiennent.

On avait laissé croire que l'Église, à ce tournant du siècle, serait l'obstacle irréductible qui, tant qu'il ne serait pas brisé, viendrait se mettre en travers de toute orientation nouvelle. Certains le pensaient sincèrement, sur la foi de documents





TH. CHARTRAN. — S. S. LE PAPE LÉON XIII







célèbres dont l'interprétation authentique demeurait ignorée, et dont le texte un peu bref, et par là quelquefois équivoque, avait troublé plus d'une conscience de bonne foi. Léon XIII intervint, et, sans rien désavouer de l'irréformable doctrine, remit toutes les choses au point et fit taire, chez ceux que n'avaient pas définitivement égarés les préjugés et les sophismes, les doutes angoissants et les incertitudes.

Après qu'il a parlé, tout le monde doit savoir que l'Eglise veut une chose : sa liberté d'action, et la plus grande somme de biens pour ceux que réclame son magistère; mais qu'elle n'entend opposer son *veto* à aucune revendication légitime; qu'elle se réjouit plus que personne des nouvelles clartés que la science est venue jeter sur le monde, et qu'elle prend son parti sans nulle peine d'innovations sociales qui réduisent en apparence son domaine; mais qui rendent son action plus que jamais nécessaire.

La vérité intégrale, également éloignée de l'esprit de réaction et de l'esprit d'aventures, voilà ce que le Pape régnant a voulu dire, avec son autorité personnelle indiscutable, doublée de l'assistance de l'Esprit.

De là d'immortelles encycliques se succédant à dates rapprochées, et cependant sans hâte, tranquillement, majestueusement, comme tombent les feuilles du premier automne sous un vent calme.

Ce qu'il voulut ensuite, ce fut agir.

Les temps semblaient finis, de ces interventions souveraines qui dirimaient d'un mot les problèmes angoissants des peuples, qui inclinaient la tiare vers l'abîme des malheurs ou la relevaient fièrement vers les cimes insolentes; qui, s'avancant de plain-pied dans les affaires humaines, y apportaient le divin, pour qu'au contact mutuel le divin et l'humain grandissent l'un par l'autre; car le divin aussi a besoin de grandir, non pas en soi, mais dans le monde : *Le royaume des cieux est semblable au grain de sénevé*, qui doit devenir un grand arbre.

De grands malheurs et de grandes oppressions avaient ravi à la Papauté une partie de ce lustre et de cette audace : Léon XIII en reprit la tradition, et son action, si elle n'a pas toujours été comprise, si elle n'a pas toujours porté tous ses fruits, a pénétré d'admiration les intelligences les plus hautes et jusqu'aux âmes les plus sceptiques.

Tout le monde connaît le détail de ces interventions successives, échelonnées au long d'un quart de siècle. Le son de ces appels retentit aux oreilles de tous. Français, Italiens, Espagnols, Portugais, Anglais, Allemands, Autrichiens, Hongrois, Ruthènes, Bavares, Polonais, Belges, Arméniens, Orientaux de toute race, Coptes, Indiens, Américains du Nord, du Mexique, du Brésil, du Pérou, bref, toutes les nations de la terre l'ont entendu à tour de rôle, puis toutes ensemble, dans cette lettre sublime lancée, dans un geste royal, « à tous les peuples et à tous les princes de l'univers ».

Il n'a point fait de politique, au sens qu'on accorde à ce terme. Il a fait mieux. Il a rappelé les principes éternels; il a montré l'orientation du bien; il a indiqué les moyens les plus propres à faire cesser les conflits et à sauvegarder l'avenir des peuples. Il a dégagé la cause religieuse de l'inféodation aux partis, respectant ces derniers, et rendant à ceux du passé le plus éclatant des hommages, tout en tournant ses regards vers l'avenir.

Il a plaidé la cause des faibles, supplié les vainqueurs en faveur des vaincus. Il a dénoncé hardiment les complots de ténèbres; il a affirmé les droits du bien, et n'a jamais confondu l'obéissance aux pouvoirs avec les passivités lâches et les acceptations moutonnières.

Inclinant ses regards vers ceux qui travaillent et qui souffrent, il a scruté profondément leurs maux, et, non content d'y compatir, d'une âme profonde il en a vu et condamné les sources : les égoïsmes, l'indifférence des forts, les exploitations éhontées, les jougs serviles imposés à qui n'a que sa misère pour défense, et ce grand conservateur des traditions séculaires de l'Eglise a pu paraître à quelques-uns audacieux jusqu'aux témérités, ou agressif pour ceux mêmes qui formaient son troupeau fidèle.

Mais non ! son cœur planait plus haut. Il avait cette confiance que tous sauraient le comprendre; il se disait que nous sommes tous fils de la vérité, et qu'il convient, devant elle, de courber notre front, et, s'il le faut, de frapper nos poitrines.

Nous sera-t-il permis d'être fiers, comme Français, de ce que ce soit vers « la très noble nation des Francs » que Léon XIII ait tourné plus souvent les yeux, et avec la plus constante sollicitude ? « Les grandes choses » que nos pères ont accomplies « dans la paix comme dans la guerre » ont ravi son admiration. Ce que la France fait encore et ce qu'elle veut, tout au fond, même dans ses erreurs, l'a ému de tendresse et de pitié confiante. Il croit en l'avenir français, malgré tout, et n'est-ce pas lui qui disait, avec une vivacité étrange, à quelqu'un qui l'entretenait de nos périls : « La France périr ? Non, non ! Et par quoi, et par qui la remplacerait-on ! »

Ce grand vieillard, enfin, s'est souvenu d'une chose que les politiques de sa taille se hâtent d'ordinaire d'oublier, absorbés tout entiers dans leurs tâches ardentes, c'est que le secret de la force est là-haut; c'est que la terre n'est féconde que par la pluie du ciel; c'est que la lumière vient des astres, et la chaleur aussi; c'est que la vie est suspendue au soleil comme la grappe lourde au cep tranquille, et que c'est Dieu, le « Père de toute paternité », qui peut donner à celui qui se dit en son nom le « père commun » d'exercer avec fruit, avec splendeur, avec espérance et joie sa tendre et généreuse tutelle.

Ce grand actif pria. Ce politique égrena des *Ave*; plus de dix encycliques furent consacrées par lui à propager « cette prière qui a été décorée du beau nom de Rosaire, comme si, dit-il, elle avait quelque chose du parfum suave des roses et de la grâce des guirlandes fleuries ». Il fonda des associations de pénitence, restaura des tiers-ordres, et il « tressaille d'espérance » parce qu'une immense basilique domine une immense ville, et que de grands pèlerinages entraînent à Lourdes ou au tombeau du Christ, à moins que ce ne soit à ses pieds mêmes, des foules ardentes et pleines de foi.

Un journaliste raconte qu'au jour de la promulgation du nouveau pape, le 20 février 1878, à deux heures et demie du soir, le très vieux cardinal Catterini s'avança péniblement sur le balcon qui fait communiquer les galeries vaticanes à la basilique de Saint-Pierre, et que, d'une voix tremblante, il laissa tomber sur la foule la formule dix-huit fois séculaire : « Peuple, voici la bonne nouvelle : nous avons un pape dans la personne de l'Éminentissime cardinal Joachim Pecci, qui a choisi le nom de Léon XIII. »

Cette voix d'infirme, dit le chroniqueur, qui proclamait l'avènement d'un octogénaire, résonna sur la basilique comme un écho d'outre-tombe qui répéterait par inadvertance des choses du passé, et quelques heures plus tard, quand elle trembla de nouveau dans la majesté morne de la Sixtine pour parfaire les rites, elle parut remplir jusqu'au comble une gageure d'ironie.

« Reçois, dit-elle à l'élu, la tiare à triple couronne, et sache que tu es désormais le vicaire du Christ, le pasteur de l'Univers et le docteur des peuples et des rois. »

Vicaire du Christ, dont le royaume n'est pas de ce monde, sans doute l'était-il, ce pape, si frêle qu'il en paraissait diaphane, et si débile qu'en le voyant apparaître dans la chaire du Pêcheur, on le prit d'abord pour un souffle oublié dans une ombre. Mais pasteur des peuples et maître des rois, tout cela n'était plus, sans doute, qu'une de ces fantasmagories du verbe, dont les grandeurs déchues aiment encore à parer leur décrépitude.

Eh bien non, cette « ombre » était l'ombre de Dieu qui voulait s'attarder sur le monde. Le « souffle » qui s'y égarait, qui s'y oublie, c'était celui de l'Esprit qui voulait renouveler une fois de plus la face de notre terre.

Toutes les splendeurs du « verbe » manié par les plus hauts esprits, n'ont pas égalé la louange que vingt-cinq ans de génie et de vertus ont méritée au « Pape des temps nouveaux ».

A.-D. SERTILLANGES.





Cliché de Federicis (Rome).

LE PAPE EN PRIÈRES. — CHAPELLE SIXTINE

## LÉON XIII intime



CARPINETO est une petite ville de quatre mille habitants, située dans le diocèse d'Anagni, à une quinzaine de lieues de Rome, au cœur de l'ancien pays des Volsques. Elle est bâtie, dans une position des plus pittoresques, au sommet d'une roche escarpée, sur les flancs de laquelle s'accrochent ses maisons en granit noircies par le temps. Une forteresse et de nombreux clochers dominent l'antique cité, ainsi adossée aux massifs du mont Capreo, et surplombant la vallée où coule le torrent Fossa. Les montagnes sont couvertes de forêts de chênes, mêlées de pins maritimes et de cyprès ; les vallées sont plantées d'oliviers.

Tout ce territoire, ou peu s'en faut, appartient à la famille Pecci. Leur palais, rue Cavour, est d'une architecture médiocre, meublé sans luxe, et le Pape actuel n'y est venu que rarement depuis son élévation à la pourpre.

Les Pecci sont arrivés de Sienne à Carpineto au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle ; c'est une maison patricienne, mais non de haute noblesse. Ils portent d'azur au pin de sinople posé sur une terrasse du même (à enquerre), adextré en chef d'une comète d'or et accosté en pointe de deux fleurs de lys du même, à la fasce arquée d'argent brochant sur le tout.

Le patrimoine des Pecci ne dépassait pas cent mille écus romains, fortune considérable néanmoins dans ce pays.

Ce fut donc à Carpineto que naquit, le 2 mars 1810, Vincent, dit Joachim Pecci, du mariage du comte Louis, maire de la petite ville, et de la noble dame Anna Prosperi, de Cori. Il fut élevé jusqu'à huit ans par sa mère, femme simple et pieuse, puis envoyé au collège des Jésuites, à Viterbe, où il fit toutes ses études. Après la mort de sa mère, il vint à Rome et commença à suivre les cours du Collège romain, également dirigé par les Jésuites. Il fut un excellent élève, très lettré, et en même temps passionné pour les sciences exactes. Après quatre années d'études théologiques, il passa la thèse du doctorat, à peine majeur. Il écrivait le latin en latiniste consommé, et, plus encore que son intelligence, la loyauté de son caractère, la droi-

ture de son jugement, la pureté de ses mœurs émerveillaient tout le monde.

Il entra à l'Académie des Nobles ecclésiastiques et suivit les cours *in utroque jure* de l'Université Romaine, où il prit ses grades de docteur en droit civil et en droit canon. Remarqué par le cardinal Sala, il fut nommé prélat et référendaire à la signature, avant même que d'être ordonné prêtre par le cardinal-prince Odescalchi. Peu après, il fut envoyé comme délégué, d'abord à Bénévent, ensuite à Spolète, enfin à Pérouse.

Dès lors, il parcourut rapidement une brillante carrière, et se fit apprécier par ses qualités d'administrateur autant que par sa fermeté. Créé, à trente-trois ans, archevêque de Damiette, il fut nommé nonce à Bruxelles, où il conquist l'estime du roi Léopold I<sup>er</sup>. Il n'occupa ces délicates fonctions que pendant trois ans : sa santé réclamait le climat méridional. Il revint donc à Rome, où Grégoire XVI le préconisa évêque de Pérouse dans le consistoire du 19 janvier 1846, et le créa en même temps cardinal, mais en le réservant *in petto*. Il resta à Pérouse jusqu'en 1878, date de son élévation à la tiare, et l'on sait assez quel mouvement d'études il créa dans son diocèse, où le tenait relégué son prédécesseur, qui l'honorait, mais ne l'aimait pas.

\* \* \*

Devenu Pape, Joachim Pecci a écarté de lui toute idée ou tentative de népotisme. On dut lui représenter que le frère du Pape ne devait pas être un simple prêtre, pour le décider à revêtir son frère Joseph de la pourpre. Pour ses neveux, enfants de son frère Jean-Baptiste, il ne rechercha point des alliances princières, pas plus qu'il ne leur prodigua les titres et les dignités. Il se borna à leur abandonner le patrimoine familial, et leur fit contracter les mariages qu'ils eussent pu espérer en demeurant dans leur condition de modestes gentilshommes de province.

On a prétendu, à ce sujet, puis aussi à cause de la simplicité de sa vie, que Léon XIII est aussi avare que Pie IX avait été généreux. C'est une erreur. Il y a de vrai que l'Italien n'est pas





Cliché Aïnari.

CARPINETO. — VUE PANORAMIQUE DU VILLAGE NATAL DE LÉON XIII

libéral, il ne donne pas volontiers, il est économe, voire parcimonieux, par éducation, par l'habitude de la sobriété, parce que ses besoins sont restreints. Le Pape donne beaucoup, au contraire, mais il sait compter et mesure sa générosité. Il a exigé l'ordre le plus strict, ayant toute l'administration de l'Eglise à entretenir. Aussi n'a-t-il jamais été en faveur auprès de certains prélats faméliques, trafiquants de titres, de décorations, d'indulgences, de ceux qui font du sacerdoce une carrière lucrative.

Cet esprit d'ordre et cette régularité, Léon XIII les apporte dans toutes les habitudes de sa vie intime. Il habite un appartement très simple, sans luxe, et se couche fort tard, car on voit brûler sa lampe très avant dans la nuit. Levé dès six heures et demie, il fait sa toilette avec l'aide de son *cameriere*

Centra, un natif de Carpineto, dont le père s'honorait du titre de chapelier des cardinaux.

Il dit ensuite sa messe, en entend une autre, et déjeune d'une tasse de café.

Il s'entretient avec ses secrétaires, puis reçoit le secrétaire d'Etat et les préfets des congrégations, qui lui font leur rapport sur les affaires du jour. D'une grande sobriété, il ne mange à ses repas que la *minestra asciuta*, une bouchée de viande rôtie ou bouillie, du fruit, un verre de vin. Il ne boit que du vin de Velletri.

Il donne beaucoup d'audiences et s'intéresse personnellement à chacun de ses visiteurs. Comme distractions, comme plaisirs, il s'occupe beaucoup de son jardin, avec son jardinier, *Sor Cesare*. Il aime les bêtes, les serins, les pigeons, les



Clichés Alessandri. LE CARDINAL JOACHIM PECCI, ÉVÊQUE DE PÉROUSE, 1857



LE CARDINAL JOACHIM PECCI, ÉVÊQUE DE PÉROUSE, 1877





Cliché de Federici (Rome). Card. Parocchi Card. Oreglia di S. Stefano LE PAPE Mgr Cagiano da Azavedo Card. Rampolla Card. V. Vanutelli Card. di Pietro Card. Macchi  
Card. S. Vanutelli Mgr Merry del Val Mgr Bisletti Mgr Guidi Mgr della Volpe Mgr Pifferi Mgr Miscatelli

LA COUR PONTIFICALE PENDANT UNE AUDIENCE. — SALLES BORGIA

paons et les perroquets. Il se promène souvent, quelquefois dès l'aube, le plus souvent après dîner, dans les allées plantées de myrtes qui conduisent à une vigne créée par lui et dessinée en forme de croix. Il se rend à la tour Léonine, bâtie au IV<sup>e</sup> siècle par Léon IV, et monte l'escalier tournant dans l'épaisseur de la muraille jusqu'à la vaste salle ronde où il aime à travailler, obligé parfois de s'y prendre à deux mains, l'une dirigeant l'autre, pour écrire. C'est là qu'il compose ses poésies latines, dont une édition a été publiée en un pitoyable volume enluminé par le peintre Brunati. Une autre de ses récréations préférées est quelque petit concert de chambre,

où les jeunes clercs des écoles ecclésiastiques chantent de la musique religieuse. On sait combien d'efforts il accomplit pour remettre en honneur le chant grégorien, qu'il préfère à tous les chefs-d'œuvre de l'art profane. Il aime aussi les représentations de mystères, de légendes sacrées en dialogue : en ce vieillard parfois reparaît l'artiste désireux d'émotions, de spectacle, et ce grand laborieux se délasse à ces nobles passe-temps.

C'est parce qu'il est artiste que, malgré sa sobriété et son dédain du faste, Léon XIII se complait, en telles occasions, aux pompes solennelles. Il s'entoure volontiers de prélats aux majestueux costumes,



Cliché de Federici (Rome). Prince Colonna LE PAPE  
Assistant au Trône

LE TRONE PONTIFICAL. — (Salle du Consistoire)



de gardes-nobles aux brillants uniformes. Chaque année on célèbre l'anniversaire de son couronnement, et l'éclat est rehaussé des consistoires publics qui se tiennent dans la grande salle royale.

Rien n'est plus beau que de voir le pape avancer lentement à travers la foule, et porté sur la *sedia gestatoria*; les lourds ornements pontificaux, l'immense *falza*, l'étole et la chape chargées de pierreries, semblent ne point peser à son corps si frêle.

Et, sous l'énorme tiare, on voit son visage d'une grave et superbe majesté, mais illuminé d'un sourire de bonté sincère, de charité attendrie. Il tient aux formes de l'étiquette, si minutieuse et si compliquée à la cour de Rome. On sait combien il

a été choqué des allures désinvoltes et militaires de l'empereur allemand; de l'attitude irrévérencieuse du prince Henri de Prusse, et même de la toilette par trop « bain de mer » de l'actuelle reine d'Angleterre, qui s'était oubliée jusqu'à venir au Vatican vêtue en touriste de l'agence Cook.

Tel nous apparaît ce grand Pape, nature concentrée, puissante, laborieuse, prêtant peu à l'anecdote. Il a de l'esprit, voire un peu caustique, mais il ne fait pas de « mots ». Il reste, même dans l'intimité, l'homme de sa fonction, et rien ne lui ressemble moins que le portrait que M. Zola en a tracé dans son compact, massif et mal documenté volume sur Rome.

CHARLES BUET.

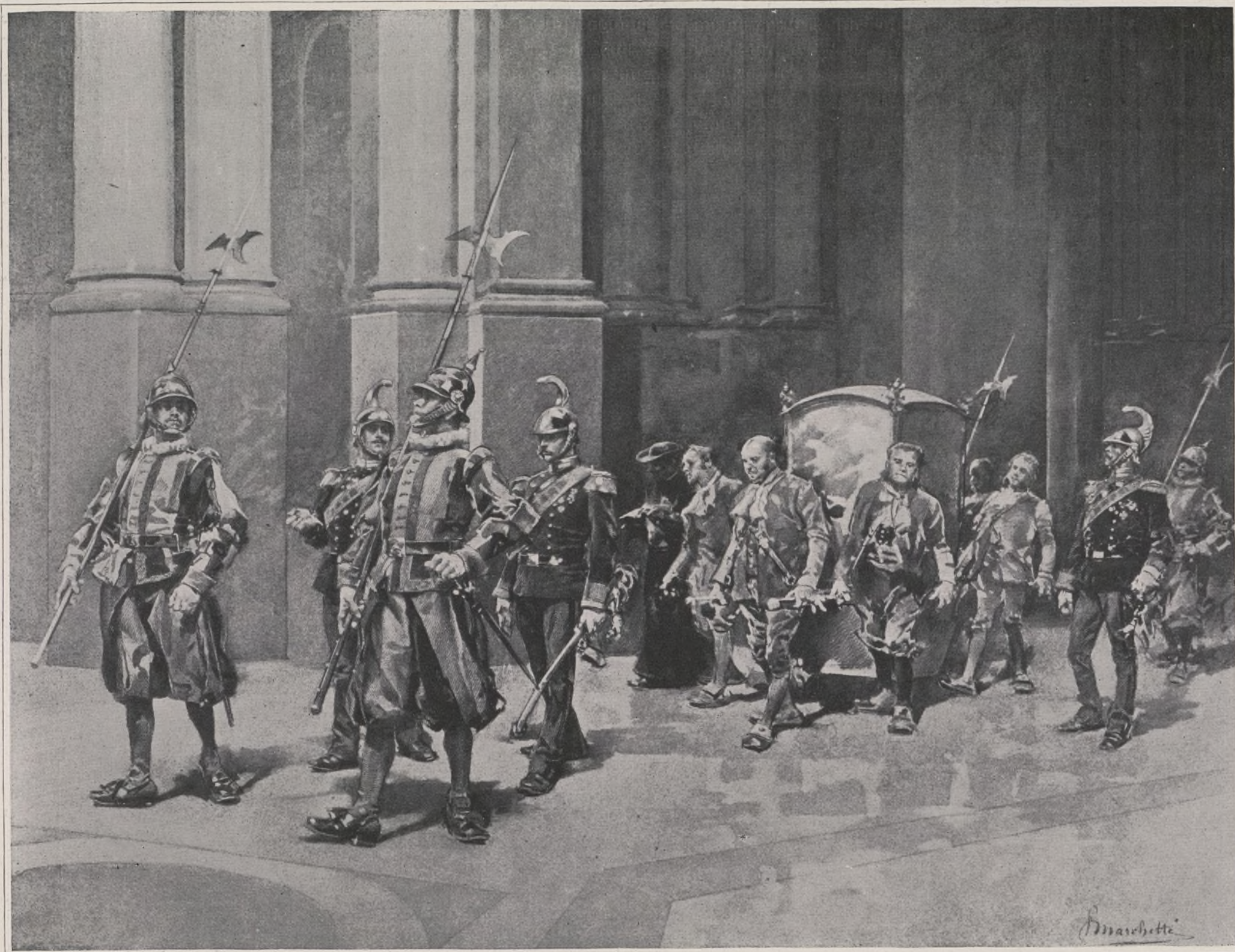


De Court, del.

LE PAPE SUR LA SEDIA GESTATORIA. — SORTIE DE LA CHAPELLE SIXTINE

Gravure extraite de l'ouvrage UN SIÈCLE (3 vol.), publié par Manzi, Joyant & Co.





P. MARCHETTI. — LA « PORTANTINA » DE LÉON XIII

## Le Budget du Conclave de Léon XIII

(18-20 FÉVRIER 1878) <sup>(1)</sup>



P. Marchetti, del.  
LE MANTEAU, LE CHAPEAU ET LA CANNE  
DU PAPE

**R**ABELAIS, — qui écrivit, dit-on, son *Pantagruel* d'après des notes prises à Rome, sous Clément VII et Paul III, dans la maison du cardinal Jean du Bellay dont il était le médecin, — a bien fait de publier, de son temps, son gastronomique chef-d'œuvre. Du nôtre, il n'aurait pas trouvé matière à raconter la plus petite indigestion, dans cette même Rome où, du 18 au 20 février 1878, soixante et un cardinaux et leur suite se trouvèrent hébergés au Vatican, pour y procéder à l'élection du pape Léon XIII.

Jamais Conclave n'avait été, ni plus expéditif, ni

plus sobre. Depuis celui de Grégoire X, — qui s'ouvrit à Viterbe en 1268 pour ne se terminer qu'après deux ans, par un état de siège où il fallut faire jouer les bombards et prendre les cardinaux par la famine, — on sait que le Concile de Lyon décréta

qu'on tiendrait désormais *cum clave* les Éminentissimes et qu'il ne leur serait accordé que trois jours pour délibérer, sous peine de voir leur table réduite à un seul plat pour les cinq jours suivants, et, pour les autres, — s'il en fallait encore, — au pain, à l'eau et à la *pagnotta* !

Évidemment, le cardinal Pecci, grand camerlingue et sévère policier de son propre conclave, en promit davantage à ses hôtes en leur ouvrant les portes du Vatican. Il fut prêt à les recevoir, dès le matin du 18 février. Mais, en perspective de la discipline qui les molesterait sous un tel magistère, les cardinaux voulurent la journée franche pour aller se préparer, en ville, à l'assaut qu'ils devraient soutenir. Après la messe du Saint-Esprit, dite à la chapelle Pauline par le cardinal Schwartzberg, et l'oraison *pro eligendo pontifice*, prononcée en Sixtine par Mgr Mercurelli, ils sortirent tous ; à l'exception du cardinal Borromeo qui s'était déjà logé dans la grande tour, et des EE. Randi et Ledochowski, qui habitaient déjà le Vatican. Bien munis de leur dernier viatique, les fugitifs rentrèrent à quatre heures et demie — dernière limite — au bercail, sans leurs dapifères, jadis porteurs des bons diners préparés en ville. Le camerlingue austère les attendait aux guichets que, de ses clefs de geôlier inflexible, il refermait aussitôt. A chacun, il délivrait son numéro de cellule et un garde-noble qui, sabre au clair, y conduisait. A cinq heures, ce fut le tour des conclavistes, dont le cardinal Pecci reçut, en bloc, les serments dans la chapelle Sixtine. Dans les Loges de Raphaël, il avait fait assembler domestiques, ouvriers, cuisiniers, etc., dont il devait aussi recevoir les serments en même temps que l'acceptation des prix qui serviraient à leur

(1) Cf., pour les incidents antérieurs à cette date, le *Cardinalat de Léon XIII*, d'après la *Correspondance inédite de Joachim Pecci* (1845-1878), que notre collaborateur publiera en un volume, pendant les fêtes prochaines du vingt-cinquième anniversaire du pontificat de S. S. Léon XIII.





*Cliché Conjugi Candé (Rome).*

LÉON XIII SUR LE TRÔNE PONTIFICAL



salaire, tels qu'ils figurent dans le relevé des comptes du présent Conclave, soit :

	Lires.
Pour cérémoniaires, sacristes et confesseurs. . . . .	00 00
— un sous-sacristain . . . . .	45 00
— servants de messe . . . . .	45 00
— médecins (deux) . . . . .	500 00
— chirurgiens (deux) . . . . .	500 00
— pharmacien . . . . .	100 00
— secrétaire du Conclave (Mgr Lassagni) . . . . .	1.000 00
— adjudants du même (deux) . . . . .	200 00
— domestique des cérémoniaires. . . . .	38 00
— maître maçon . . . . .	38 00
— manœuvre du susdit (Celestino Paglietti) . . . . .	25 00
— menuisier. . . . .	38 00
— vitrier . . . . .	38 00
— barbiers (quatre) . . . . .	45 00
— cuisinier surintendant (Giacchino Saraceni) . . . . .	75 00
— aide-surintendant (Mariano Saraceni) . . . . .	50 00
— cuisiniers (trois) . . . . .	50 00
— marmitons (huit) . . . . .	35 00
— portefaix (trois) . . . . .	25 00
— balayeurs (vingt) . . . . .	35 00

A ce premier escadron de l'armée des serviteurs, un seul homme, cinq heures et demie sonnant, manqua à l'appel; ce fut un des huit marmitons inscrits sur la liste d'émargement. Le

camerlingue lui accorda un quart d'heure, pour répondre ou pour être rayé. Le procès-verbal ne dit pas si le Conclave dut attendre encore ou se passer de ce serviteur inexact.

Ces serments prêtés, le cardinal Pecci descend aux portes avec le prince Chigi, maréchal du Conclave. Après avoir fait murer devant lui les grandes issues, il se rend à la porte dite du Maréchal et fait crier : *Exeat omnes!* à tous les retardataires qui sortent. Le Vatican ainsi vidé, il donne au maréchal les deux clefs des deux grandes portes extérieures, passe dans sa ceinture les deux clefs correspondantes de ces mêmes portes à l'intérieur et remonte vers les cellules des cardinaux, disposées au premier et au deuxième étage du Vatican. C'est la vision même de l'infrangible consigne, ce majordome à la longue et maigre silhouette qui se profile sur les murs, à la lueur des torches que portent devant lui quatre valets éclairant son visage aussi froid que l'acier des deux hallebardes des gardes suisses qui l'escortent.

Le souper est sonné à huit heures : deux plats, un dessert et du vin blanc. Le lendemain et jours suivants, on sonnera le dîner à une heure de l'après-midi : un potage, deux plats, un dessert et du vin blanc.

Le détail des dépenses faites au Vatican pour les repas des 18, 19 et 20 février, fut comme il suit :

Vin blanc, 16 barriques à 50 liras l'une, et vin rouge, 16 barriques à 50 liras l'une : 1.600 liras; — Vinaigre : 45 liras; — Poulets : 122 liras 50; — Jambon (*prosciutto*), 237 livres à 0.80 : 189 liras 60; — Fromage blanc (*pecorino*) : 120 liras; — (Eufs (1.000 à 7 fr. 50 le cent) : 75 liras; Fromage dur (*cacciocavallo*), 30 livres : 27 liras; Langues de bœuf (deux) : 10 liras; — Pain : 800 livres; — Sucre : 600 livres; — Café : 300 livres; — Chocolat : 80 livres; — Thé : 1 livre; — Maccheroni (pâtes fines) : 200 livres; Maccheroni (pâtes communes) : 400 livres; — Haricots : 200 livres; — Lentilles : 60 livres; — Savon (Windsor) : 25 paquets.

Il faut croire que l'ordinaire ne fut pas au goût de tout le monde; car les barbiers se plaignirent, dès le lendemain, de n'avoir ni assez de nourriture, ni assez de boisson. Devant l'histoire, qui enregistre tout, ces Figaros difficiles s'appelaient : Frédéric Senepa, Alexandre Zama, Septime Badiali et Philippe Sacchi. Pour toute réponse, le cardinal Pecci leur assigna une autre table, mais d'augmentation de pitance, point.

Heureusement, l'exemple vient de haut, et ce fut une Éminence qui voulut le donner à ces gens. Le cardinal prince de Hohenlohe, par appréhension d'être empoisonné en haine



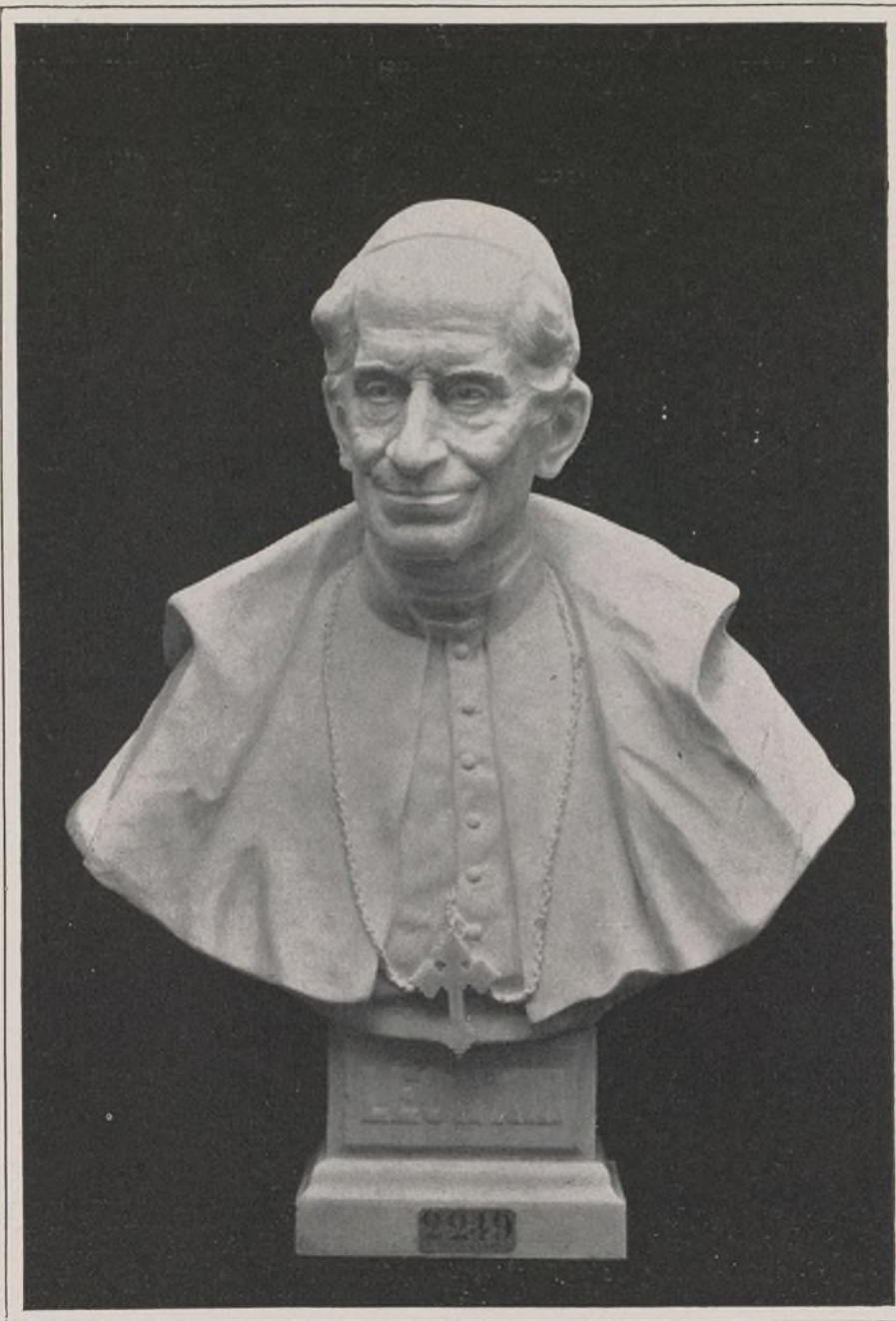
Cliché Alinari.

INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE SIXTINE OU SE TINT LE CONCLAVE DU 18-20 FÉVRIER 1878. — VATICAN



de Bismarck, qu'il représentait, disent les uns, ou plutôt, insinuent les autres, par crainte de mal dîner, tout simplement, avait fait apporter, de son palais, son premier repas. Le cardinal Pecci fit remarquer à son honorable collègue que cette infraction du règlement commun ne se renouvellerait pas et qu'il veillerait à faire mettre dehors les dapifères indiscrets et leurs plats. Le cardinal réfractaire à la cuisine vaticane comprit si bien l'observation du cardinal camerlingue que, non seulement il dina dorénavant de bon appétit avec les plats ordinaires du Conclave, mais encore qu'il vota désormais à bulletin ouvert pour Pecci, qui l'avait ramené à l'ordre.

Ces deux incidents sont les seuls à relever dans les procès-verbaux de la police vaticane, jusqu'à la levée d'écrou. Le cardinal Pecci, — élu pape Léon XIII, — ne voulut l'accorder aux cardinaux que pour le lendemain de l'élection, 21 du courant. Les conclavistes et les domestiques eurent la faculté de sortir après la bénédiction *urbi et orbi* que Léon XIII donna vers les cinq heures du soir du 20 février, ou de souper encore au Vatican. Menacés, pour un repas encore, des maigres *piattanze* qu'on leur avait servies depuis le 18, ils répondirent en chœur qu'ils « en avaient soupé » et décampèrent. Moins fortunés, les cardinaux pernoctèrent jusqu'au lendemain matin.



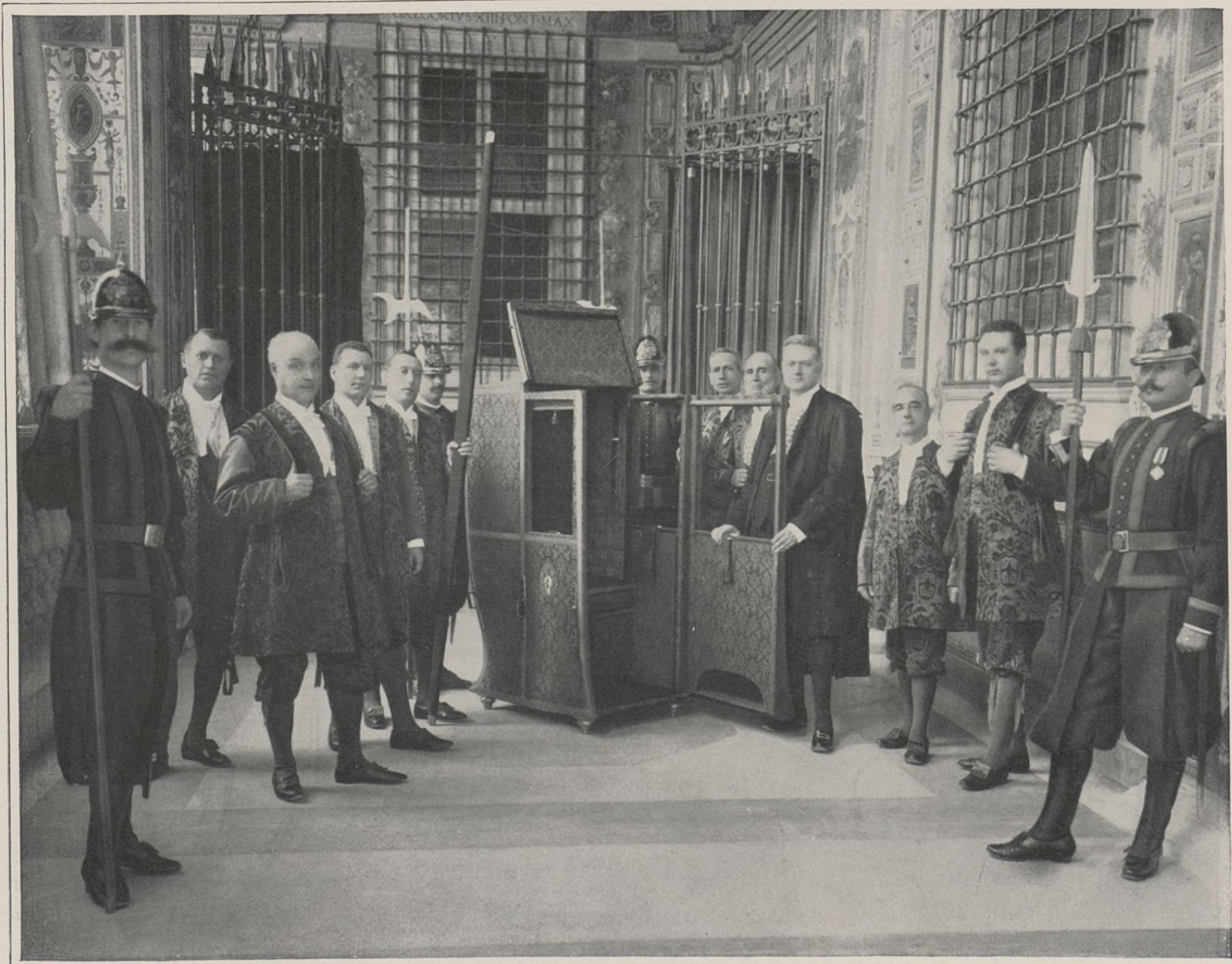
LÉOPOLD BERNSTAMM. — LE PAPE LÉON XIII

Leurs conclavistes profitèrent de cette consigne, pour se faire régler leurs émoluments. Ils s'élevaient à 200 francs par conclaviste, plus une rente de 30 écus et la faculté de se faire inscrire dans la noblesse des villes au *Stato*. Personne ne voulut du titre. Quant à l'argent, les conclavistes étrangers à part, tous les sujets italiens le touchèrent, soit : 31,388 francs.

On régla aussi les propines ou pourboires additionnels de la manière suivante :

Doit au 1<sup>er</sup> adjudant de chambre de S. S. Pie IX : 100 fr. ; à l'échanson : 62 fr. ; aux *scopatori* secrets : 200 fr. ; aux palefreniers : 160 fr. ; aux sediaires (treize, et à 10 francs chacun, y compris le doyen) : 160 fr. ; à l'écurie : 100 fr. ; aux maîtres ostiaires de la verge rouge : 400 fr. ; aux auditeurs de Rote (sous-diacres de la chapelle pontificale, pour 31 livres de cire) : 44 fr. 50 ; aux pénitenciers de Saint-Pierre : 300 fr. ; aux pompiers et au chef de service : 50 fr. ; aux deux gardes du corps de Pie IX : 132 fr. ; aux sous-sacristes (pour leur mensualité) : 100 fr. ; au commissaire du Conclave : 100 fr. ; à divers corps de métiers pour travaux exécutés par ordre du cardinal secrétaire d'État : 40.000 fr. ; à la garde suisse : 9.958 fr. 96 ; à la gendarmerie pontificale : 3.000 fr.

Ainsi, à comparer les chiffres des dépenses du dernier Conclave avec ceux des précédents, les cardinaux pouvaient

Cliché de Federici (Rome).  
Garde Suisse

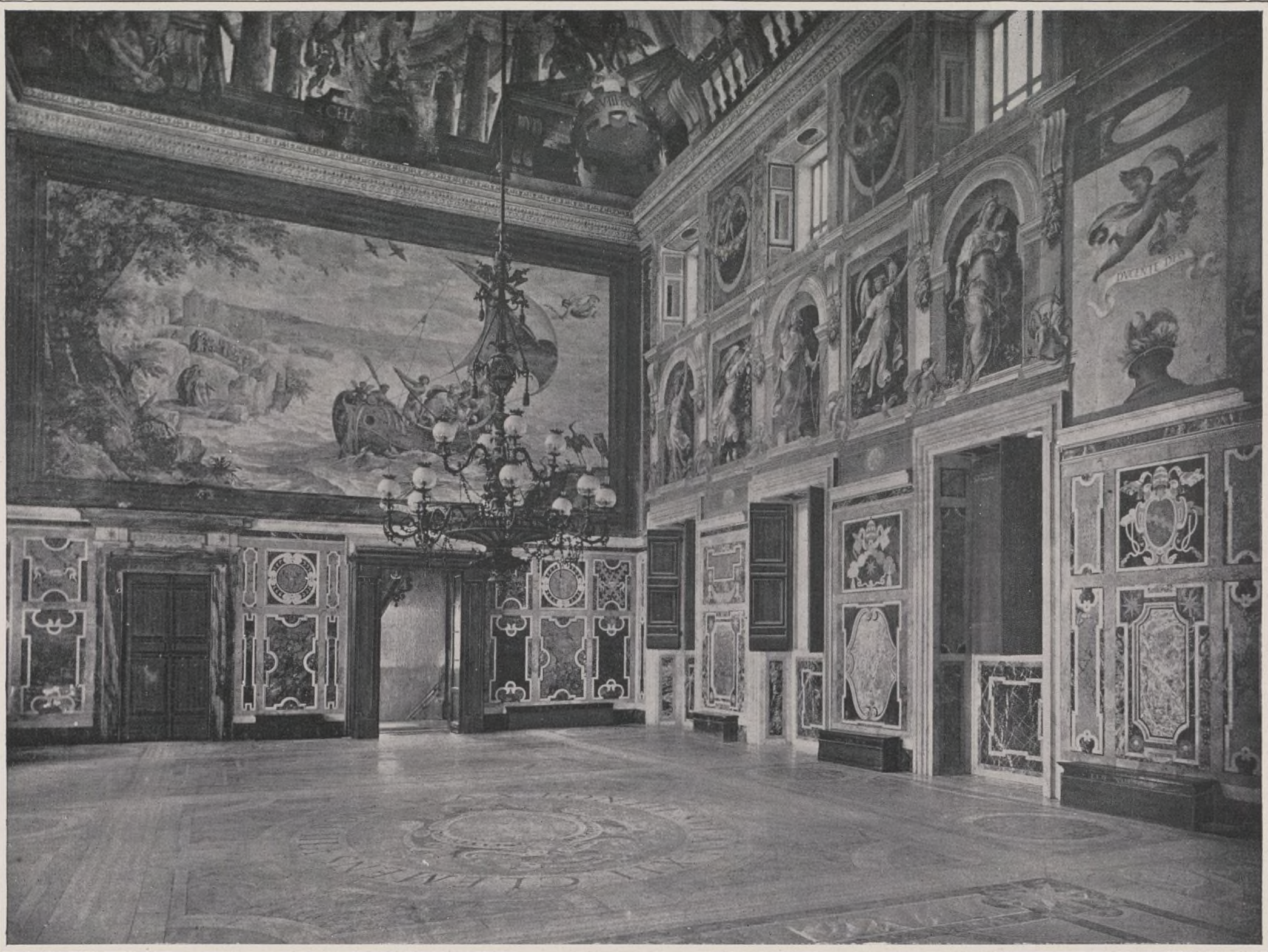
Sediairi

Le doyen des Sediairi

Garde Suisse

LA « PORTANTINA » ET LES SEDIARI ATTENDANT LE PAPE





Cliché Alinari.

PALAIS DU VATICAN. — APPARTEMENTS PRIVÉS DE SA SAINTETÉ. — SALLE CLEMENTINE. — (SALLE DES GARDES SUISSES)



Cliché Alinari.

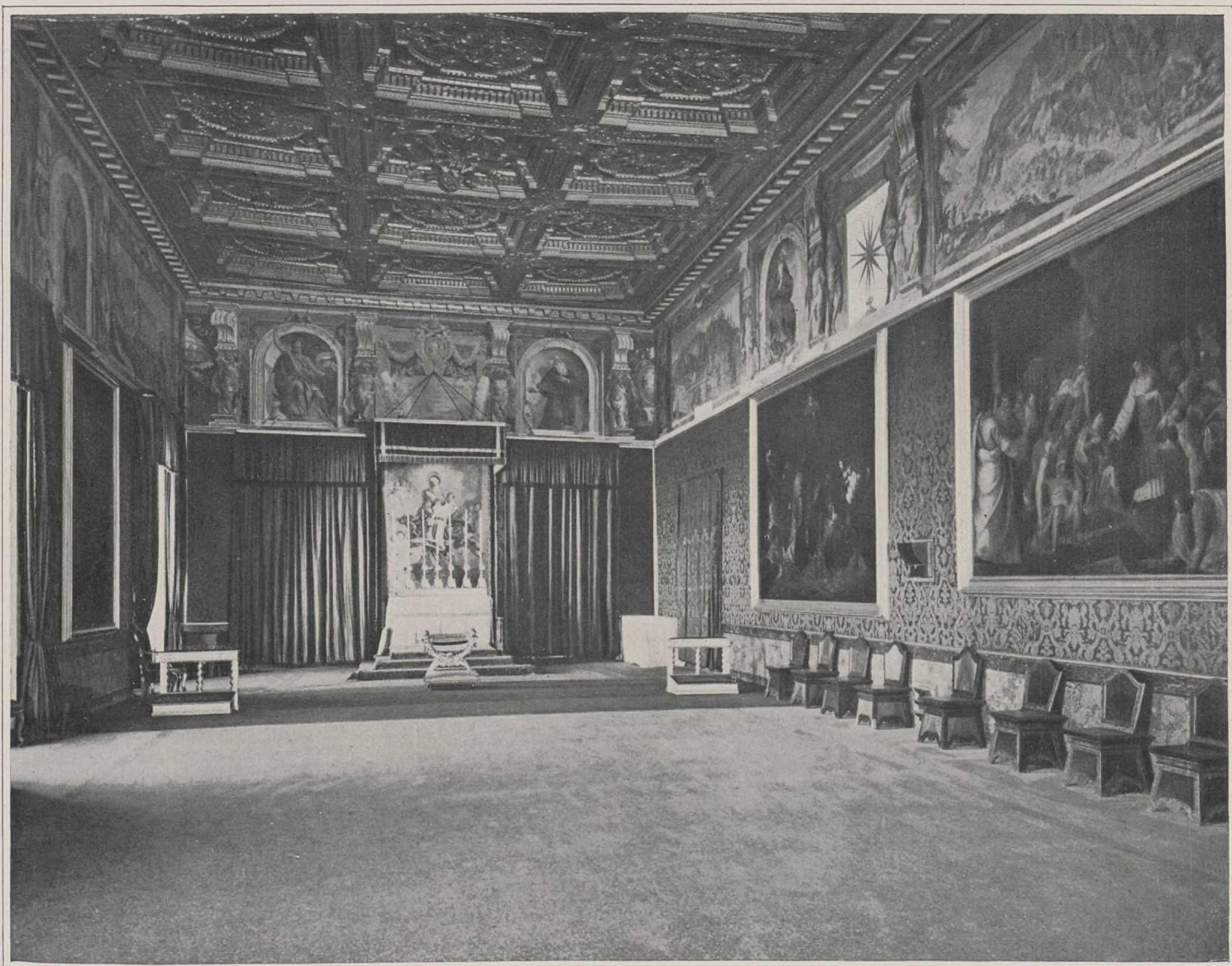
PALAIS DU VATICAN. — APPARTEMENTS PRIVÉS DE SA SAINTETÉ. — SALLE DITE DELL' ANGOLO. — (SALLE DES GARDES PALATINS)





Cliché Alinari.

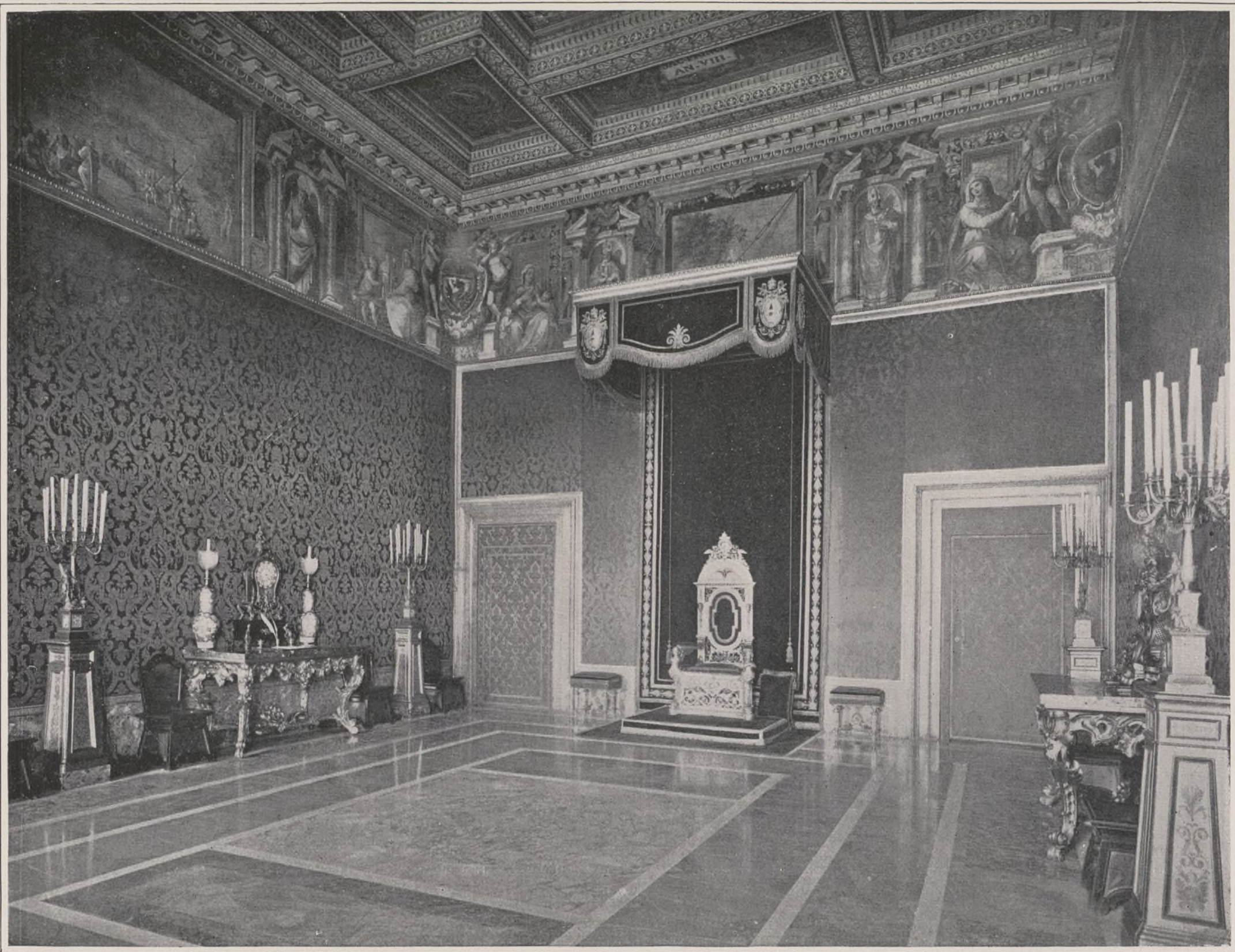
PALAIS DU VATICAN. — APPARTEMENTS PRIVÉS DE SA SAINTÉTÉ. — SALLE DES TAPISSERIES OU ARAZZI. — (SALLE DES GARDES-NOBLES)



Cliché Alinari.

PALAIS DU VATICAN. — SALLE CONSISTORIALE. — (UNE DES SALLES ATTENANT A L'APPARTEMENT PRIVÉ DE SA SAINTÉTÉ)





Cliché Altinari.

PALAIS DU VATICAN. — APPARTEMENTS PRIVÉS DE SA SAINTETÉ. — SALLE DU TRÔNE. — (SALLE DES CAMÉRIERS DE CAPE ET D'ÉPÉE)

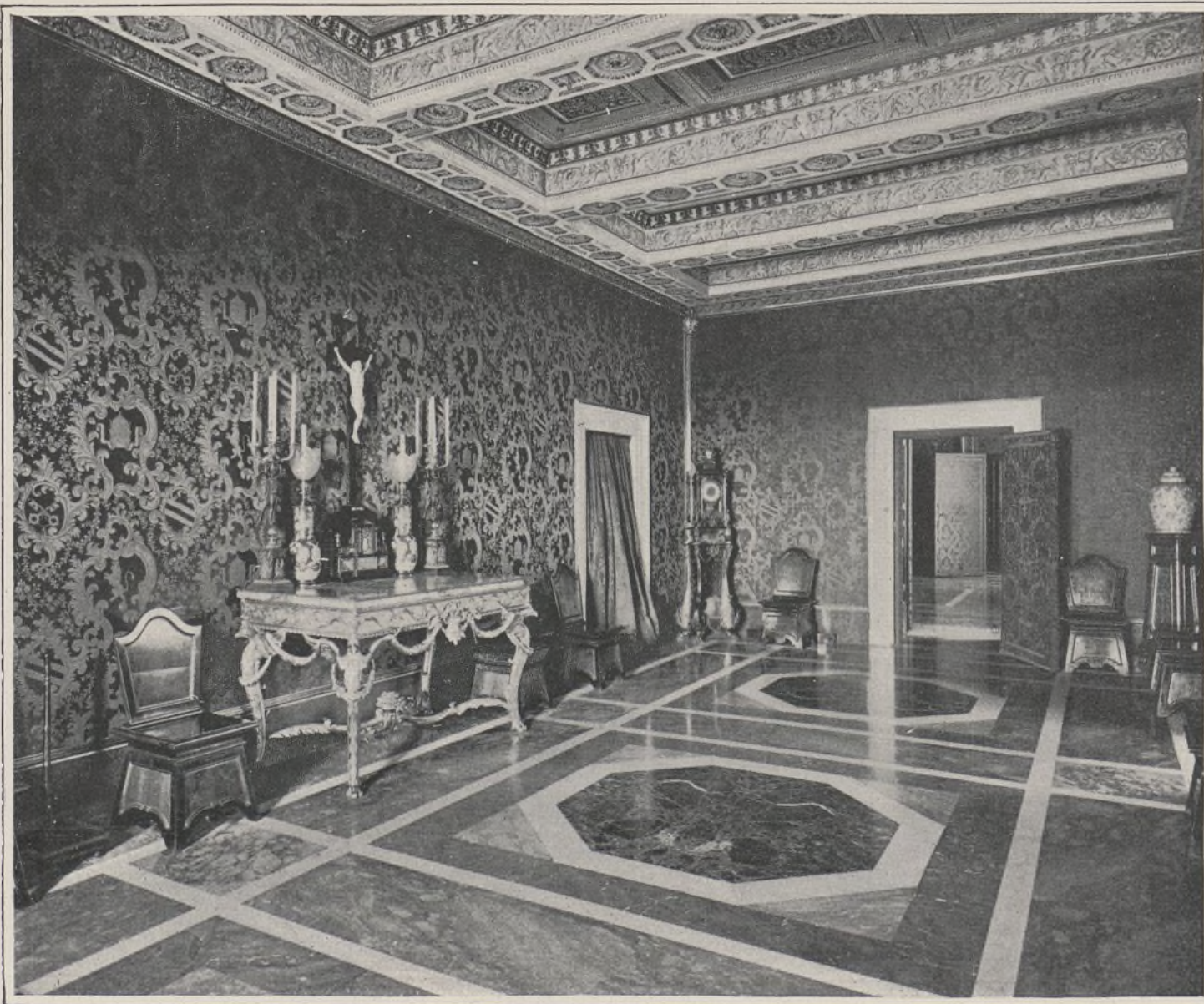
conclure que le Pape ne coûtait plus tant à faire. « C'est pour rien, et nous le referons bientôt! » disait le plaisant cardinal F... en quittant le Vatican, au premier matin du 21 février. — « Allons, en attendant, dîner chez nous! » ajoutait le gastronome cardinal M..., renouvelant les facéties du légendaire cardinal Vidoni, qui s'exclamait, pensant trouver brûlés ses *maccheroni*: « Nous mangerons du caramel! nous mangerons du caramel!... » Enfin, pour expliquer les maigres repas que le cardinal Pecci avait servis à ses collègues, un de ces derniers, auteur d'un distique mordant comme les deux dents d'un pince-sans-rire, rééditait le dernier vers de sa pasquinade déjà célèbre: « Il n'a plus de dents! il n'a plus de dents! »

*Non è pio, non è clemente;  
È Leone senza dente!*

Si le Vatican n'avait eu à redouter que l'esprit de ses cardinaux, la pierre avec laquelle il est bâti n'en aurait pas subi grand dommage. Un coup plus dangereux devait lui être porté sur le chapitre des économies du Conclave,

par ces hommes que le proverbe des nations eût pourtant suffi à faire connaître: « Pas d'argent, pas de suisses! » Et, dit-on, comme il y eut des suisses au Conclave, il y fallut aussi de l'argent. Les 9,958 fr. 96 offerts à la garde par le cardinal dataire Sacconi ne contentèrent pas celle-ci, qui les refusa et protesta en levant crosse en l'air. Elle voulait cent écus par tête et revendiquait l'usage admis, depuis les siècles antérieurs, pendant la vacance du Saint-Siège. Trente suisses, entre autres,

se barricadèrent dans leur caserne, protestant qu'ils ne se rendraient qu'à la bourse du Pape. Léon XIII leur fit descendre, par André Boldrini et Joachim Spagna, maîtres d'hôtel des Palais Apostoliques, un bol d'excellent vin. Ils répondirent qu'ils trouvaient l'argent meilleur. Finalement, après trois jours de révolte, il fallut que le cardinal Franchi, Secrétaire d'État, leur apportât, dans sa barrette rouge, l'argent de la rançon, mais à la condition qu'avant d'être payés, ils mettraient bas les



Cliché Altinari.

PALAIS DU VATICAN. — APPARTEMENTS PRIVÉS DE SA SAINTETÉ. — L'ANTICHAMBRE SECRÈTE



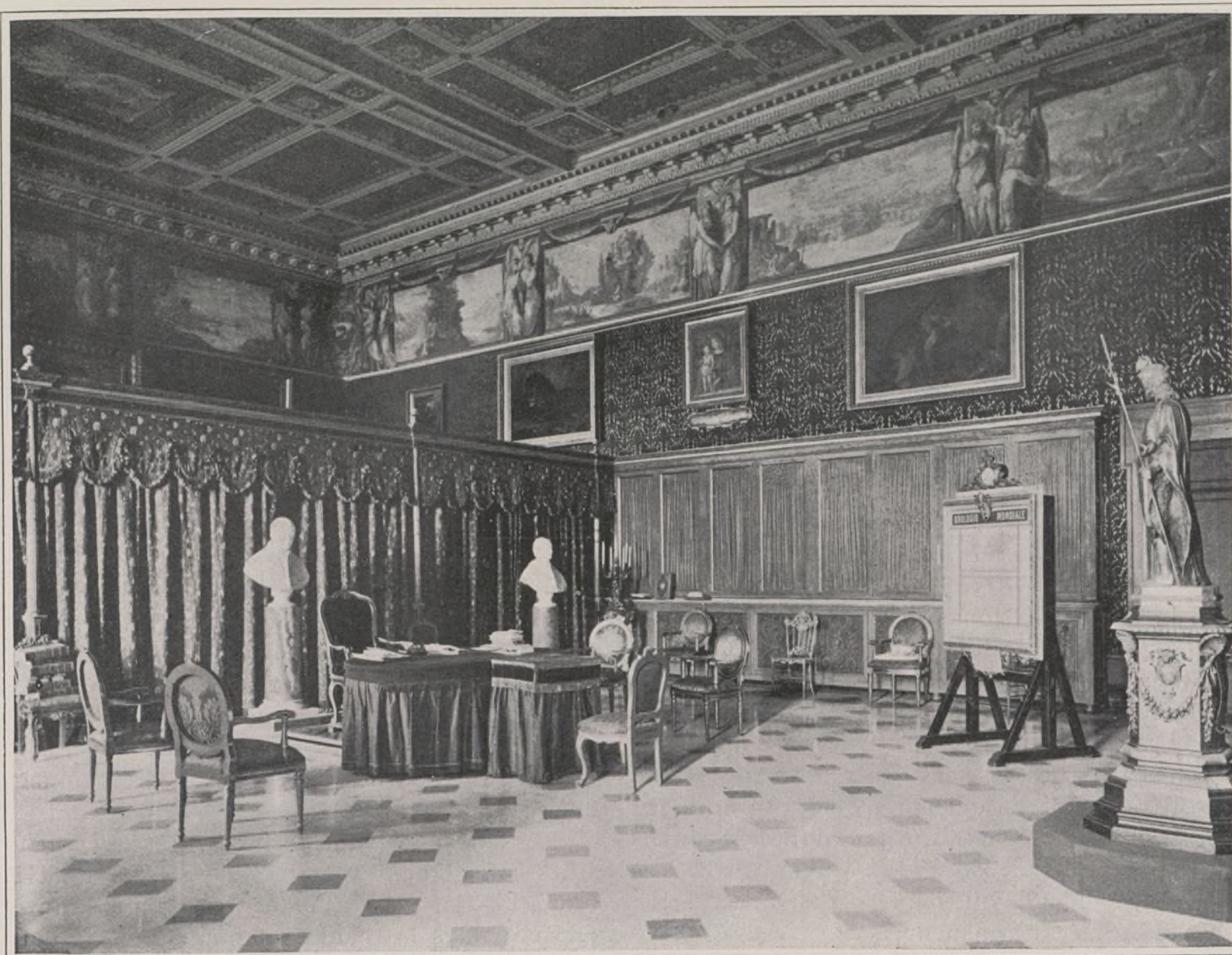
armes et que les dix me-neurs se-raient licen-ciés et rem-placés, d'ail-leurs, par dix autres bons gar-çons pris, comme leurs aînés, dans le paci-fique can-ton de Lu-terne.

Cet inci-dent nous amène à ouvrir une parenthèse en faveur de ce « pierrot » des papes habillé, dit-on, si origi-nalement par Michel-Ange, qui remplit de ses couleurs chantantes le Vatican presque tout entier, et dont on raconte si imparfaitement l'origine.

Connaissez-vous une épopée plus versatile, une plus ironique palinodie, que celle du garde suisse aussi bizarre dans son costume que dans son histoire? C'est une tragi-comédie de caserne qui vaut la peine qu'on l'écoute. Elle ne date pas d'hier et remonte aussi loin, dans les âges, que le pourpoint à crevés

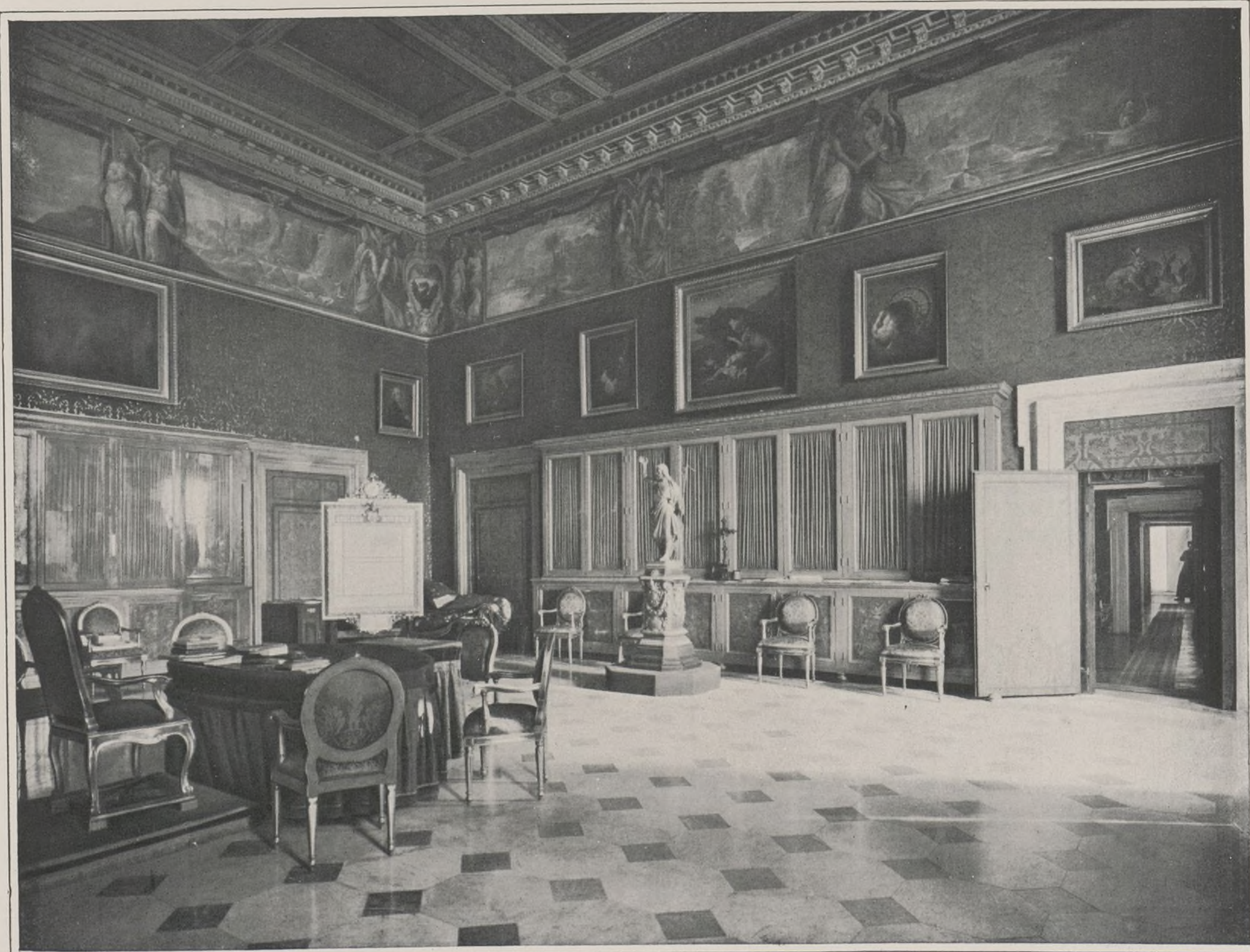
jaunes, rou-ges et noirs, dont elle habille en-core aujour-d'hui ses hommes. Figurants de la scène où les Papes jouent leur rôle providentiel de pacifica-teurs des na-tions, plutôt que soldats du champ de bataille qu'ils con-nurent jadis et d'où leurs maîtres gé-néreux les ont depuis exclus, au-jourd'hui ce n'est plus à Fornoue, à Agnadel, à Palestro, à Mentana

qu'il faut aller les voir; mais à la porte du Vatican, où « la justice du psalmiste a rencontré la paix » et où les Papes désarmés donnent, les premiers, à la civilisation, l'exemple d'une charité universelle que ne doit point tacher la plus petite goutte de sang. Et l'arme au pied, la main morte sur la hallebarde au repos, le garde suisse, aussi brillant dans sa souquenille tricolore que l'oiseau des îles condamné au perchoir et à la mangeoire, se



Cliché Alinari.

PALAIS DU VATICAN. — APPARTEMENTS PRIVÉS DE SA SAINTÉTÉ. — LA BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE



Cliché Alinari.

PALAIS DU VATICAN. — APPARTEMENTS PRIVÉS DE SA SAINTÉTÉ. — LA BIBLIOTHÈQUE PARTICULIÈRE





Clichés de Federici. — A LA PORTE DU CANCELLO. — LE PAPE MONTE EN VOITURE (Rome).



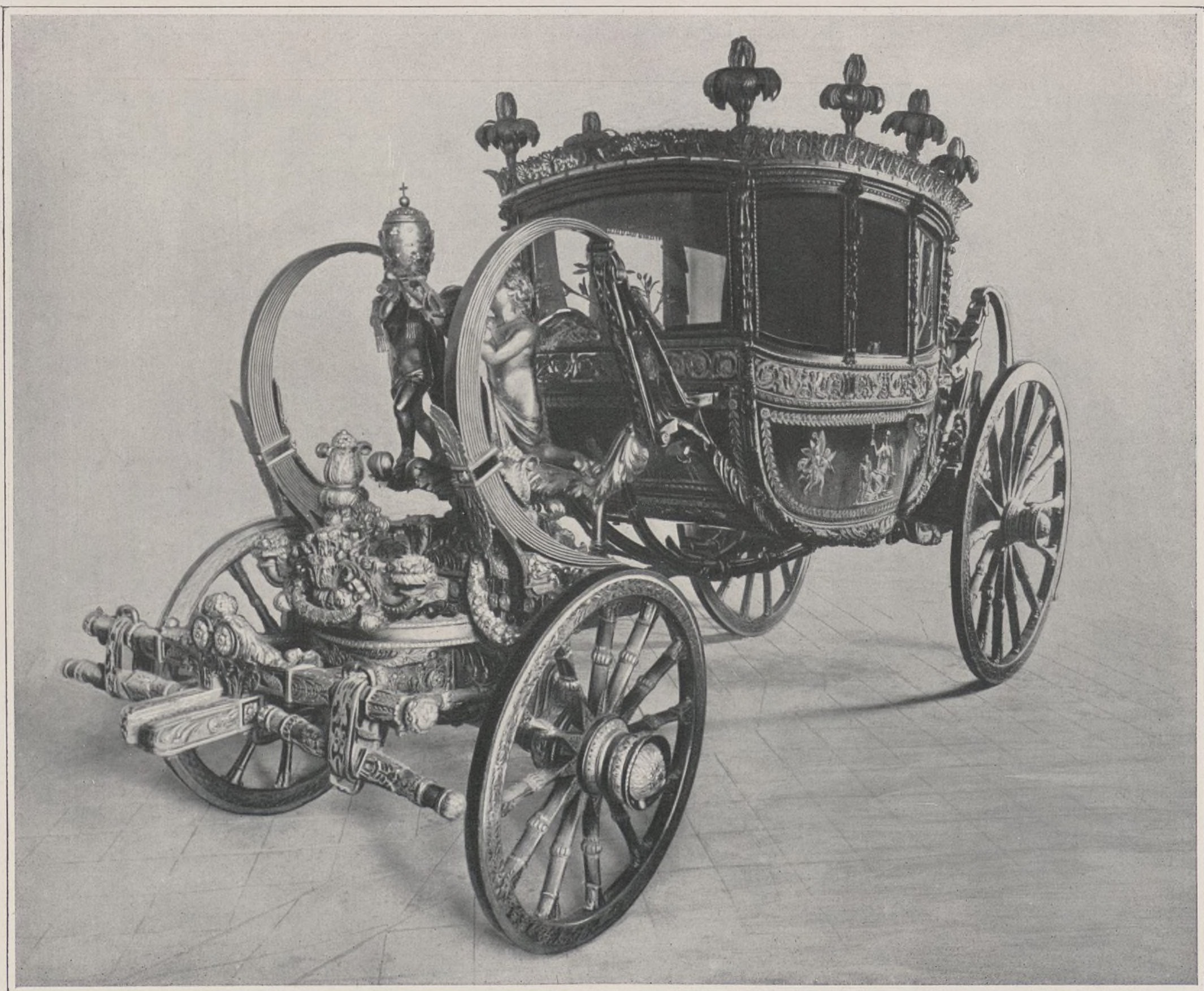
A LA PORTE DE LA TOUR LÉONINE. — LE PAPE ATTEND SA VOITURE

contente à regarder, du Portail de Bronze qu'il ne dépassera plus, la Place de Saint-Pierre et son cercle de pierres où son histoire s'est emprisonnée avec celle de ses maîtres. Et le soleil qui resplendit, au loin, ne lui rappelle que pour le souvenir ses aventures épiques qu'il ne recommencera plus, à travers le monde : semblable encore, dans la richesse de ses couleurs toujours les mêmes, au tournesol mélancolique qui porte dans son nom et jusque dans sa corolle l'image même du soleil, dont il regarde patiemment tourner l'orbe à ses pieds.

Le garde suisse est au soldat ce que le pierrot est à l'aigle. Il est à la forêt touffue des armées permanentes, ce qu'est le moineau franc des villes où un trou de gouttière lui suffit, au bord du toit. Mercenaire du maître qui l'engage, il le sert pour la solde qu'il en reçoit. « Pas d'argent, pas de suisse ! » dit le proverbe, et il est vieux. Il date, au Vatican, de l'époque où Boniface VIII, — le premier pape guerroyeur, qui voulut rendre à Pierre l'épée de Malchus, au risque de se faire aussi fendre

l'oreille, — les fit figurer à l'ouverture du Jubilé de l'an 1300. Ce pape en commanda la fresque à son peintre Giotto. Mais, en habile capitaine, il en dissimula les cohortes belliqueuses derrière le cortège de ses pacifiques cardinaux. A peine si les hautes mitres laissèrent voir, plus hautes qu'elles, les hallebardes de ceux-là par où l'idée sournoise de Boniface VIII commençait à se laisser deviner.

Les lansquenets du pape se démasquèrent tout à fait quand Jules II, prenant exemple sur Charles VIII, admira, avec toute l'Europe étonnée, cette superbe avant-garde de géants recrutés dans les hautes montagnes des Quatre-Cantons pour servir de mur inexpugnable à l'armée française, et de cortège éblouissant à son roi. Ce fut pendant cette trop fameuse descente de France en Italie, en 1494. Pour voir passer ces géants en jupons courts, bariolés de cent couleurs, dont les panaches rutilants agitaient au vent les dépouilles opimes de la plus fastueuse ornithologie des montagnes, on se mettait aux fenêtres. On n'ad-



LE GARROSSE DE GALA DES SOUVERAINS PONTIFES



mirait pas seulement leurs hallebardes dont le fer terrible frappait d'estoc, défiant les plus grandes épées pour la longueur et pour l'entaille. On se plaisait surtout à voir leurs sémillantes casaques de parade, sans cuirasse et sans brassard d'acier que négligeaient, en face de l'ennemi, ces colosses aux poitrines de fer et aux bras de granit. Et c'était avec le seul spectacle de leurs conquérantes personnes, que ces soldats, d'un genre nouveau,

gagnaient la bataille avant que de l'avoir livrée. Que valaient même ces Gascons maigres, aux corps petits, tirant dix coups pour un, en comparaison de ces beaux Suisses qui n'eurent bientôt plus assez de bras pour y recevoir l'Italie, vaincue même avant que de se battre? Des Suisses, de ces beaux reîtres à panaches éblouissants, il en fallut à toutes les Cours où une femme régnait. Béatrix d'Este en voulut pour le Milanais,



Cliché Braun, Clément & Cie.

F. LASZLO. — LE PAPE LÉON XIII

où Ludovic le More et Galéas Sforza ne gouvernaient plus que par elle. Isabelle d'Aragon en voulut pour son père, le roi de Naples, qui ne demandait qu'à se rendre. Clarisse Orsini en voulut pour son mari Pierre de Médicis, qui leur ouvrit jusqu'à ses banques. Comment résister à ces vainqueurs de la souquenille et du plumet, précédant la *furia francese* au pays de la *leggiadria* et de la Renaissance?

Les papes firent comme les autres souverains de l'Italie, gagnée avant la bataille. Le fastueux Alexandre VI leur fit les honneurs du Vatican et de son peintre ordinaire, le Pinturic-

chio, qui les célébra au castel *Sant'Angelo* dans des fresques fameuses, malheureusement perdues aujourd'hui. Mais il nous reste de ce peintre, à la *Libreria* de Sienne, un document précieux : c'est le *Couronnement de Pie III*. Là, dans leurs merveilleux costumes, mi-partie de soie jaune et de velours noir, les gardes suisses de cette époque sonnent les trompettes à penons ou maintiennent la foule, qui avec des bâtons courts, qui avec de longues hallebardes. En sorte que Jules II qui, dix ans après, voulut les emmener au siège de Bologne, lui en cuirasse et eux en justaucorps, n'eut à commander pour ses hommes, à



Michel-Ange, que quelques modifications au costume de ces mêmes gardes suisses que Charles VIII avait présentés au Vatican, et qui depuis y restèrent.

Cette cuirasse de Jules II, richement damasquinée, est conservée encore au Vatican. Léon XIII l'y fait exposer dans la première salle de l'appartement Borgia, en face de celle qui servit au connétable de Bourbon pendant le siège de Rome. Celle-ci porte au flanc droit la trace de la balle qui tua le Connétable et que Benvenuto Cellini se vante, dans ses *Mémoires*, d'avoir tirée lui-même sur ce Bourbon parjure, avec un fauconneau du fort Saint-Ange. Quand, avec le terrible Jules II, les guerres du Saint-Siège eurent pris fin, Léon X ne conserva des cuirasses suisses que les quatre dont le cérémonial pontifical escorte encore maintenant la *Sedia gestatoria*, avec la haute épée ou *spadone* complétant cet équipement de parade guerrière au Vatican. Le reste alla dormir à l'*Armeria*, où la poussière des casiers a remplacé, Dieu merci ! la poudre des batailles dans la maison de Dieu. Et l'on ne retint, des costumes brossés par Michel-Ange pour les soldats et leurs officiers, que celui que la garde suisse porte encore aujourd'hui. Seulement, les couleurs pouvaient changer, selon les cantons auxquels appartenaient ces hommes. Indépendamment du jaune et du rouge, dont les couleurs étaient communes à chaque quartier, les Lucernois complétaient de bleu clair leur tenue d'ordonnance, et de blanc les gens de Schwitz et des autres cantons. Plus tard, le bleu clair et le blanc furent remplacés par le bleu noir sur tous les uniformes ; et ce sont les trois couleurs que la garde suisse endosse encore présentement.

Aux suisses de son temps, Michel-Ange donna un grand chapeau à larges toises, relevé sur une aile, avec un grand plumet jaune, blanc, rouge. Ce chapeau fut ensuite changé en un casque de cuir où l'anagramme de la *Guardia Svizzera Pontificia* transparait en lettres G. S. P. enchevêtrées, sous le panache à crins blancs des grandes cérémonies. En simple tenue, le panache est remplacé par une tige quadrangulaire, formant pique ou paratonnerre au sommet. Le sabre, qui se portait précédemment en bandoulière, fut, plus tard, fixé à un ceinturon. Il a été, depuis Pie IX, complété par un fusil.

On n'a rien retenu de précis sur l'uniforme primitif des officiers. On sait seulement qu'ils portaient toujours la cuirasse avec des culottes de velours cramoisi bouffant aux genoux, des bas de soie cramoisie et des petits souliers plats s'ouvrant sur le pied avec une languette de cuir rouge. La couleur de l'uniforme, pour les officiers, doit être rouge. Mais, ni cuirasse d'acier

ni uniforme rouge n'ont été portés par eux, en signe de deuil, depuis l'occupation piémontaise de 1870.

Tel est l'historique du corps des Suisses, au Vatican. On a récemment publié l'histoire de ces corps, que les cantons fournissaient aux princes les moins libéraux qui fussent en Europe. Bien sûr n'avait-on recours à la libre Helvétie qu'au cas où, chez

les nationaux, on ne trouvât point à recruter de troupes dont la fidélité et la bravoure fussent garanties. Les Suisses avaient gardé presque le monopole de cette curieuse industrie, aussi bien en France qu'en Espagne, à Naples qu'à Rome. Leurs défaites par les peuples révoltés n'en sont pas moins mémorables : témoin le 10 août 1793 et les journées de juillet 1830. On serait embarrassé d'ailleurs de trouver, depuis des temps très anciens, à citer un nom de bataille où ils aient accompli quelque acte de vigueur qu'ait couronné le succès, et le plus glorieux qu'ils aient à leur actif est sans doute celui de la Bérézina ; mais, pour les émeutes médiocres et le régime intérieur de police, ils passaient pour incomparables : comme

la plupart ignoraient la langue du peuple qu'ils avaient à réprimer, qu'ils restaient étrangers à ses mœurs et inaccessibles à son esprit, ils ne portaient à l'exécution des ordres qu'ils avaient reçus ni pitié, ni faiblesse, et ils se prenaient au sérieux aussi bien pour le service qu'ils remplissaient dans les palais, en défendant l'accès de telle ou telle antichambre, que pour le service qu'ils prenaient dans les rues, en barrant un pont ou en faisant évacuer une place. Ils étaient les hommes de la consigne, et cette consigne, hiérarchiquement transmise et reçue militairement, ils étaient capables d'y sacrifier leur vie. Seulement, il arrivait qu'ils ne la comprenaient point.

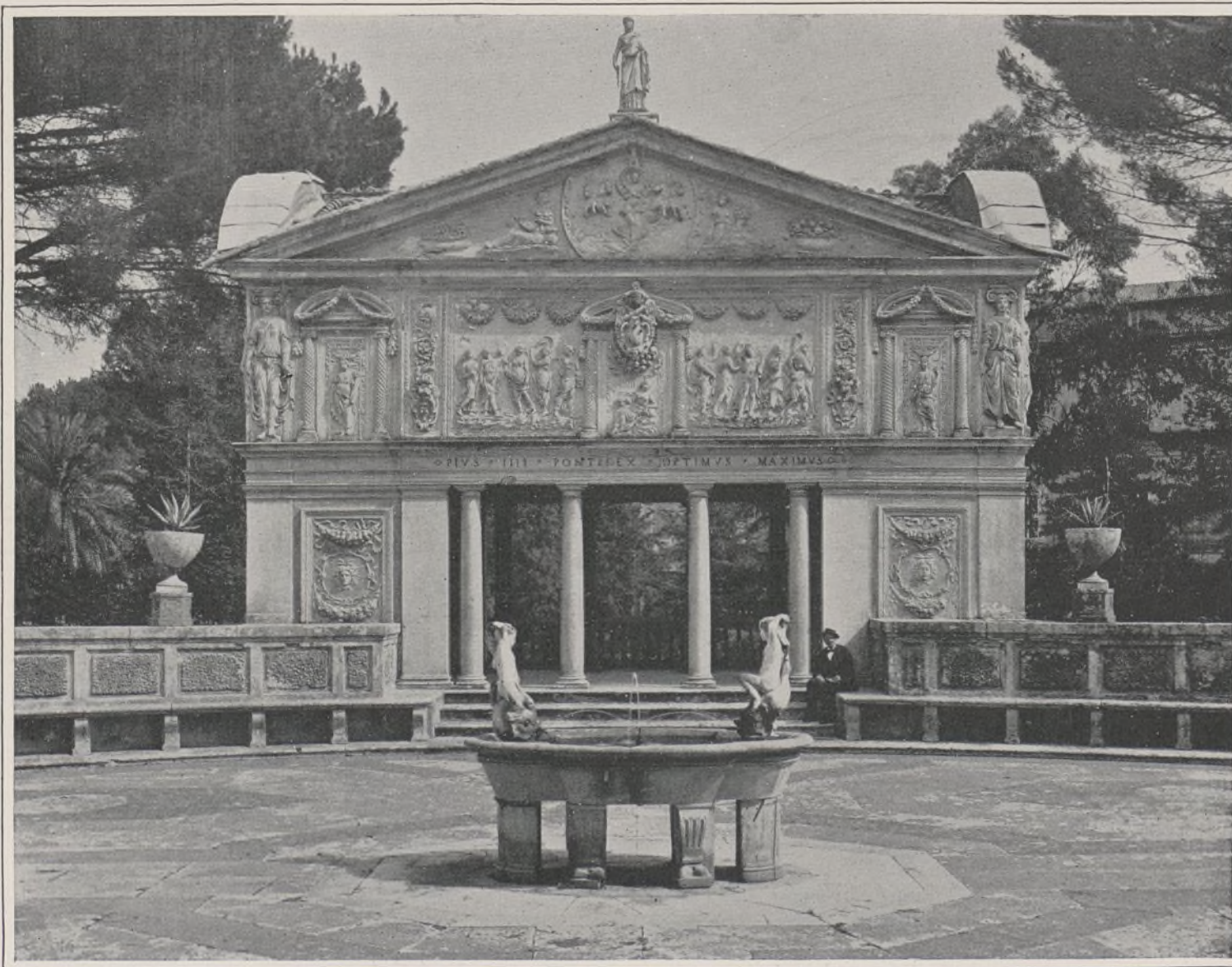
J'ai entendu raconter d'un vieux réengagé le fait suivant, que je demande la permission de raconter ici. Au mois de novembre 1848, quand Pie IX se réfugia à Gaète, ce port fortifié du royaume de Naples avait pour commandant un vieil Helvète, ancien soldat de Grégoire XVI, qui s'était fait officier de François II pour utiliser encore ses vieux jours et arrondir, s'il se pouvait, sa caisse de retraite. Le major Gross était son nom : espèce de cerbère, un œil fermé, l'autre sur les canons du fort qui, eux, ne regardaient plus

rien, dans cette bonne ville endormie de Gaète. Tout à coup, elle se réveilla. Pie IX, fuyant Rome, avait choisi Gaète pour son exil. On disait même qu'il y était déjà descendu incognito à la *Trattoria del Giardinetto*. Mais l'incognito était tel que le major Gross n'avait pu reconnaître raisonnablement le Pape et sa suite dans les personnes de Madame Spaur et de sa maison, représentée par le précepteur de



Glied Federicis (Rome).  
Mgr della Volpe

Le Pape  
Le C<sup>te</sup> C. Pecci Mgr Merry del Val  
LE PAPE AUX JARDINS DU VATICAN



Glied Alinari.

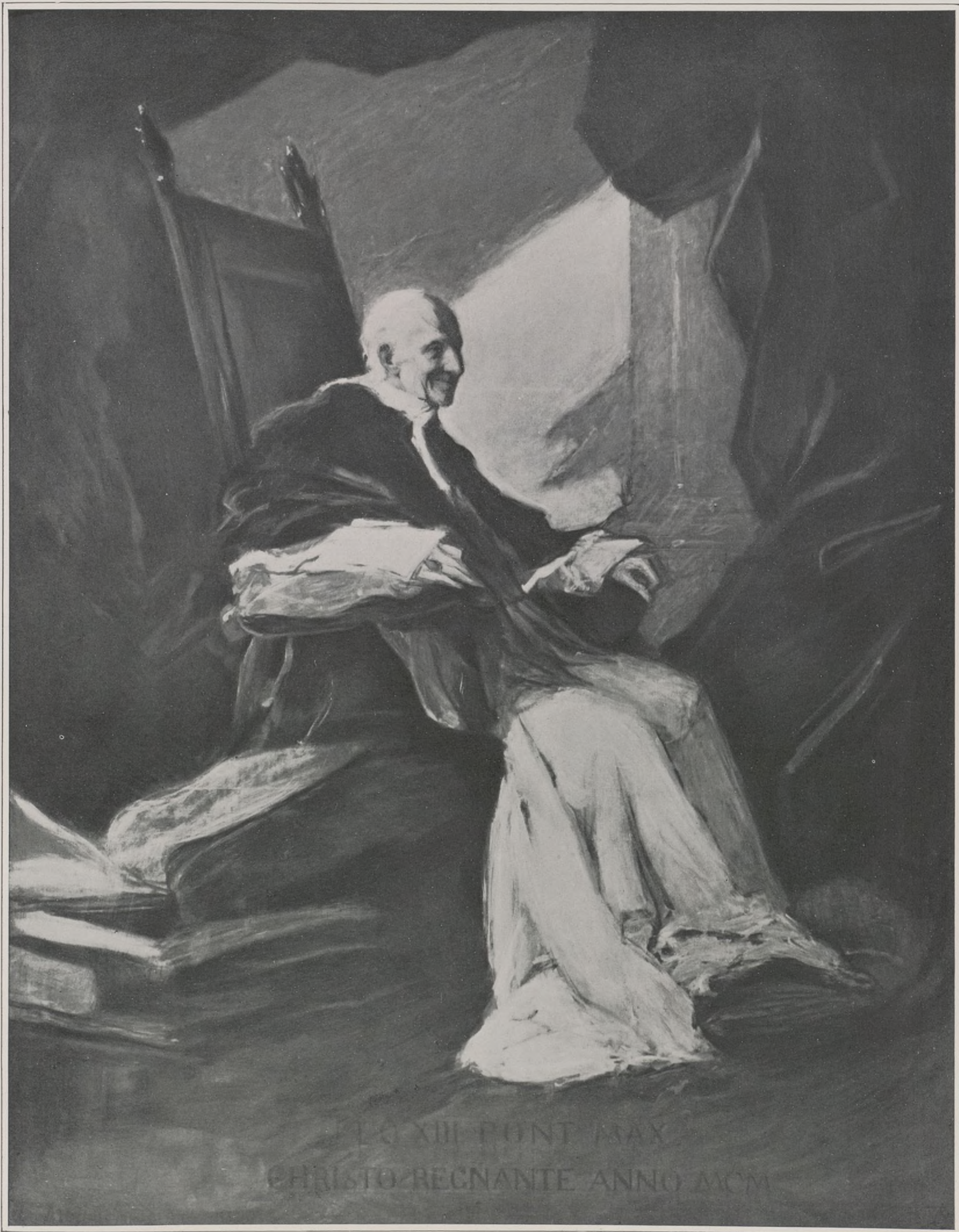
DANS LES JARDINS DU VATICAN. — LA VILLA DE PIE IV



son fils, et par le médecin de famille (sous la redingote duquel se cachait Antonelli). Et quelle ne fut pas la stupéfaction du commandant, quand on lui signala l'arrivée de plusieurs vaisseaux de guerre dans ce port qui recevait à peine des barques de pêcheurs.

Ce fut d'abord *le Tenare* qui portait l'ambassadeur de France, M. d'Harcourt en personne et qui, refusant de se faire connaître, faillit être coulé par le major, tirant sur lui... à blanc, heureusement.

Ce fut ensuite *le Tancrede*, battant pavillon du roi de Naples,



DREYFUS-GONZALEZ. — S. S. LE PAPE LÉON XIII

et le monarque lui-même qui, arrivant au port, demanda au commandant où était le Pape.

« Le Pape?... » rompit le major, qui s'était tenu à deux mains pour ne pas canonner, la veille, le vaisseau d'un prétendu ambassadeur, « le Pape?... Il est à Rome, Sire! »

— Brave commandant ! continua le Roi, le Pape est en

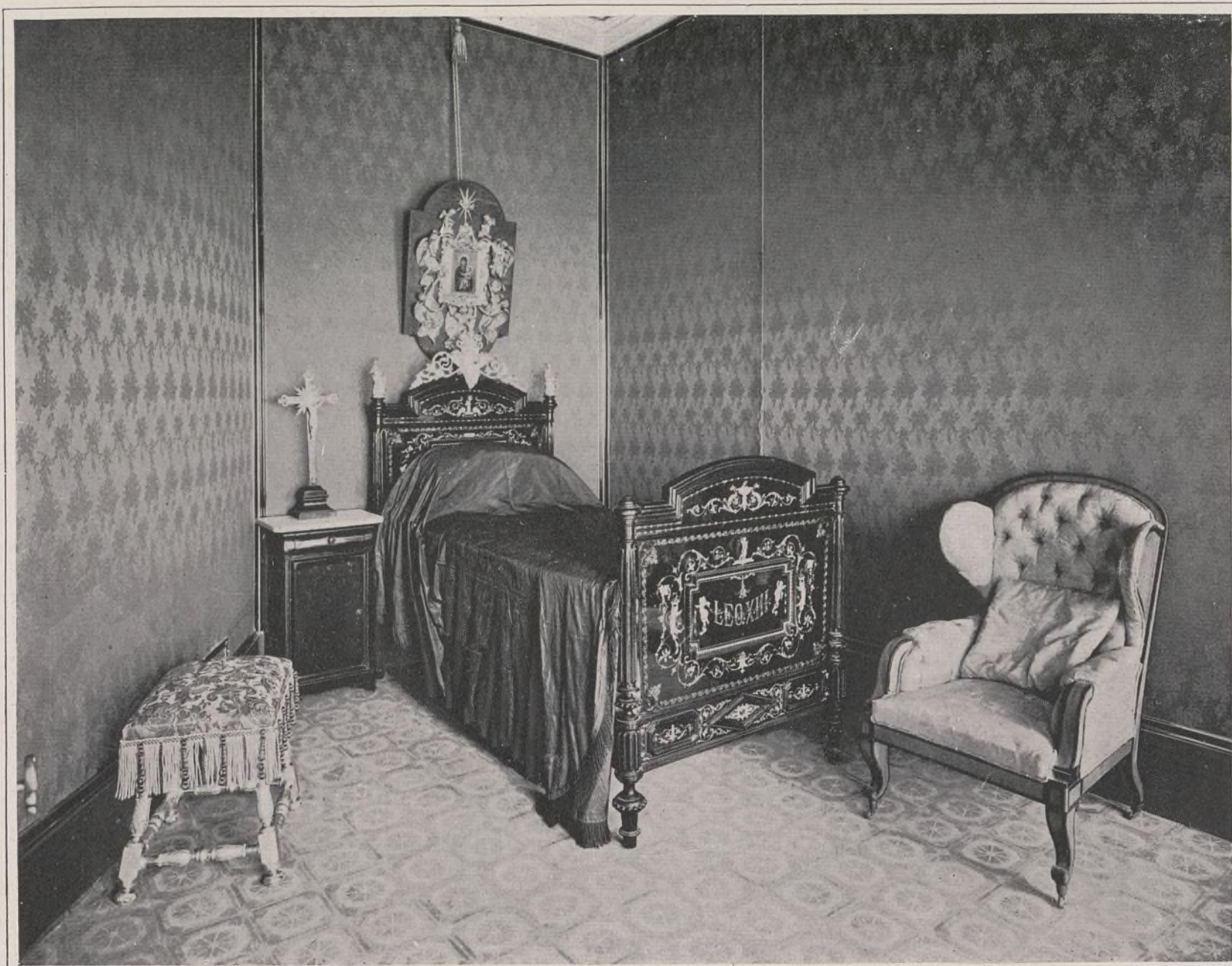
votre pouvoir ici, depuis hier, et vous n'en savez rien ?

— !!! »

Était-ce, Dieu ! possible ?

Depuis ce jour jusqu'à sa mort, le major Gross s'est mordu tout ce qui lui restait de ses terribles moustaches de Suisse, fidèle à la consigne, comme le chien de l'aveugle l'est à la sébille





Cliché Alinari.

JARDINS DU VATICAN. — LA CHAMBRE DE REPOS DU PAPE A LA TOUR LÉONINE

qui lui assure le pain du jour et les espoirs du lendemain

\* \*

L'incident de la propine refusée aux gardes suisses par Léon XIII qui inaugurerait un pontificat de stricte économie en

crit de scénario illisible, fut tout aussi retentissante quatre ans durant d'un procès fameux dont le malheureux architecte des sacrés palais apostoliques attend encore la conclusion en espèces sonnantes. Elles ne furent que trébuchantes.

Voici comment.

1878, nous a conduit trop loin. Il faut revenir à cette date pour « boucler » le budget des dépenses du dernier Conclave, et savoir exactement combien coûta l'élection du cardinal Joachim Pecci au souverain pontificat.

Les frais les plus importants furent ceux que nécessita l'installation du Conclave même, dans les locaux du Vatican. Évidemment, si ce Conclave avait été tenu « en ballon », comme l'avait conseillé le plaisant cardinal Ferrieri à ses honorables collègues indécis sur le choix de Rome ou de Malte, il n'aurait pas coûté si cher. Dans le royaume des oiseaux, Aristophane n'avait-il pas déjà fait jouer, sur ce sujet, une comédie célèbre? Celle que l'architecte Vincenzo Martucci composa, avec ses madriers non moins enchevêtrés qu'un manus-



Cliché Alinari.

JARDINS DU VATICAN. — UN SALON DU REZ-DE-CHAUSSÉE A LA TOUR LÉONINE





Froment-Meurice fecit.

Cliché Durandelle.

TIARE OFFERTE PAR LA VILLE DE PARIS A S. S. LE PAPE LÉON XIII  
A L'OCCASION DE SON JUBILÉ ÉPISCOPAL (1893)



De par une décision assez vieille de la Daterie les Conclaves doivent se tenir au Quirinal, dont les locaux spécialement aménagés pour ces séances extraordinaires, n'exigent que des frais minimes d'installation. En vertu de ladite décision de la Daterie, la part économisée sur ces locaux tout prêts sert à fournir une indemnité de 1,000 écus à l'architecte. C'est son pourboire. En outre, ce personnage doit être annuellement pourvu d'un emploi. Malheureusement pour cet ingénieur constructeur du labyrinthe du Saint-Esprit quand Rome l'Éternelle légifère, elle ne compte pas avec le temps qui peut modifier les contrats. En sorte, qu'en transportant le Conclave, du Quirinal au Vatican, l'architecte Martinucci ne s'aperçut qu'après coup combien il était plus difficile de déplacer les statuts de l'immuable Daterie; au surplus, voici pour mémoire, la note de Vincent Martinucci pour les travaux du susdit Conclave :

	Lires.
Pour Turani, Jean, menuisier. . . . .	994 »
— Paris, Pierre-Paul, marchand de bois . . . . .	1.200 »
— Monami, V. et C., marchands de fers. . . . .	300 »
— Medici Louis, tailleur de pierres. . . . .	910 43
— Orenco Joachim, marchand de papier . . . . .	470 »
— Ricchi Quarti, quincaillier. . . . .	153 »
— Dal Piaz, ramoneur. . . . .	50 »
— Lanciani, fabricant de sonnettes électriques . . . . .	200 »
— Anziani, Anselme, menuisier. . . . .	13.000 »
— De Marchis, menuisier . . . . .	4.500 »
— Cretoni Quirini, peintre. . . . .	6.100 »
— Neri, Nicolas, serrurier . . . . .	5.300 »
— Ciocci, François, maçon. . . . .	10.237 79
<i>A reporter.</i> . . . .	43.415 22

	Lires.
<i>Report.</i> . . . .	43.415 22
Pour Besi, François, menuisier . . . . .	3.900 »
— Manœuvres. . . . .	2.847 45
— Anivetti, vitrier. . . . .	2.000 »
— Masciotti, stucateur. . . . .	2.827 »
— Moneta, Philippe, ferblantier-étameur . . . . .	1.900 »
— Francillon, fumiste . . . . .	761 »
— Carlotti, Joseph, gardien des chantiers. . . . .	221 »
Lires. . . . .	57.871 67

Ce mémoire fut remis par son auteur au cardinal dataire Sacconi, qui n'eut pas de peine à le trouver excessif. N'était-ce pas ce même Sacconi qui avait fait presque ouvertement campagne contre le cardinal Pecci? Ce fut au point que, lorsque le Pape élu le fit appeler dans son appartement pour lui donner ses ordres, le soir du 20 février, on ne se gêna pas pour dire dans l'antichambre pontificale :

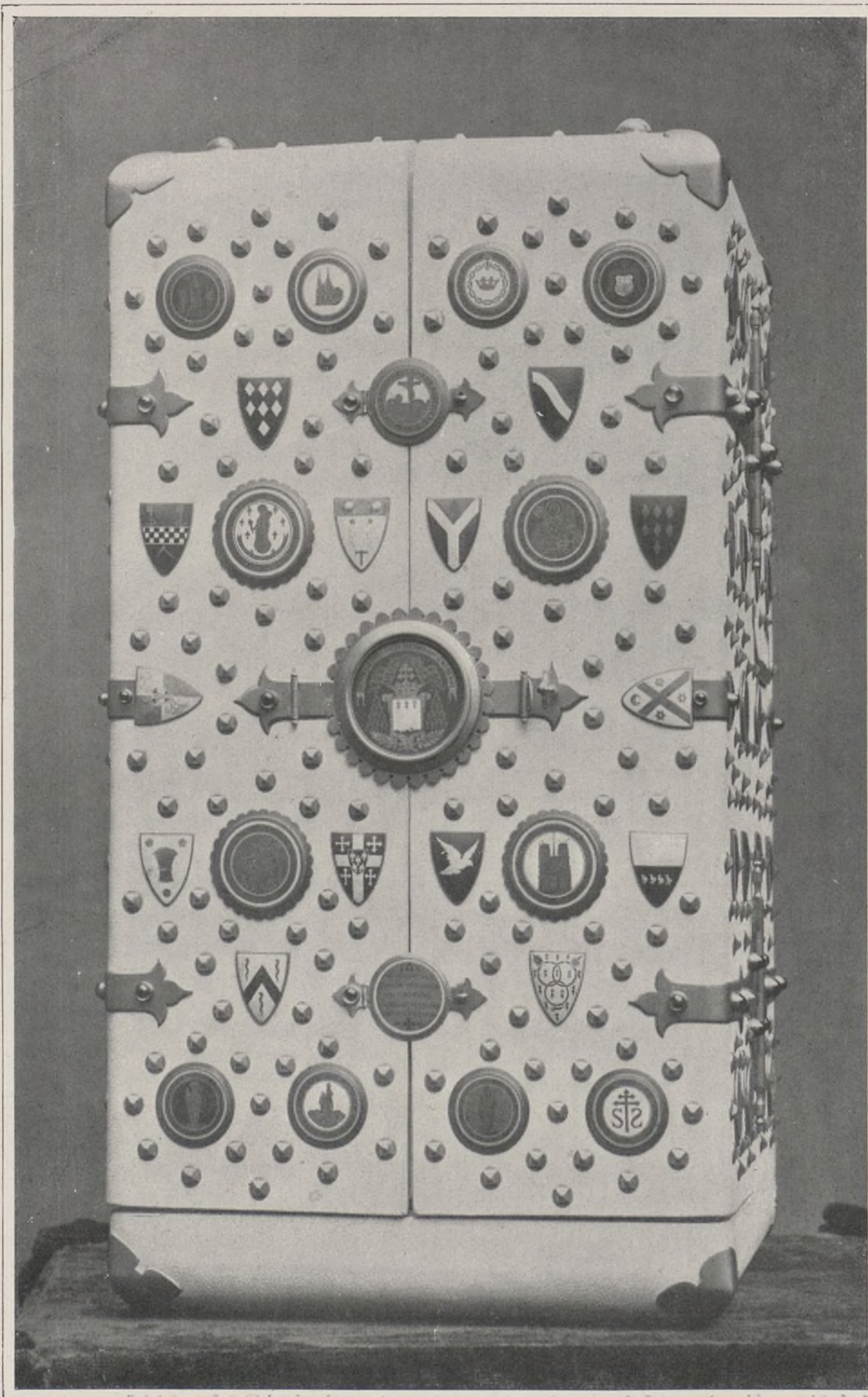
— Le Pape et l'Antipape, qui confèrent!...

Et ce cardinal aurait eu à payer sa cruelle déconfiture avec cette note supplémentaire aux frais du Conclave qu'on a, depuis, appelé la *Sconfitta del Sacconi*? Il commença par discuter les chiffres. D'abord les sonnettes électriques n'avaient pas marché; et puis, on n'en avait nul besoin dans la maison du *Syllabus* qui avait fulminé contre les inventions modernes. Et encore, que voulait dire la somme ronde de 2,000 francs pour les seules vitres du Conclave, comme s'il se fût agi d'y réparer un désastre semblable à celui que causa, au premier Conclave des Apôtres, la descente du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte : *Et factus est repente de cælo sonus, tanquam advenientis spiritus vehementis.*

Enfin le chiffre le plus convaincant était celui des 761 francs alloués au fumiste. Mais, par un mouvement tournant digne d'un maître stratège, le cardinal, au lieu de discuter les détails, préféra passer quitus sur l'ensemble de la note, sauf à retenir les mille écus qui revenaient à Martinucci pour ses honoraires d'architecte. Cette solution ne manquait pas de désinvolture, venant du même cardinal qui avait appliqué, à lui et à tous les employés de la Daterie, une année d'appointements pleins, à titre d'indemnité pour le temps qu'avait duré la vacance du Saint-Siège. Le dernier acte de l'Éminence Sacconi, qui fit à Martinucci rompre ses chiens, fut la préférence dont bénéficia l'architecte décorateur de la Sixtine, Virginus Vespignani, en recevant 1,500 francs de gratification sur les 2,500 que la Daterie voulait bien concéder pour l'ensemble des honoraires aux deux architectes concurrents. En outre, on avait accepté sans discussion le mémoire du même Vespignani, pour ses dépenses en Sixtine, à savoir :

	Lires.
A Romanini et Tanani, fabricants de dentelles. . . . .	1.053 »
Anziani, Anselme. . . . .	417 54
Mammola . . . . .	5.300 00
Sinistri, Philippe, mercier . . . . .	589 50
Ferri, Auguste, tapissier . . . . .	1.199 »
Mammola, menuisier. . . . .	1.260 »
Neri, Nicolas, serrurier . . . . .	1.450 »
Florentini, Pascal, peintre en bâtiments . . . . .	1.170 »
Francioni, Charles, mercier . . . . .	7.522 20
Lires . . . . .	19.961 24

On sait le bruit que mena cette affaire d'architecte en rupture de ban. Le chevalier Martinucci, remplacé dans sa charge par Fontana, usa à son procès les tribunaux du Pape et ceux du Roi. La diplomatie internationale s'en mêla et l'*extraterritorialité* étant prononcée en faveur du Vatican qui pouvait appeler les affaires personnelles devant ses propres tribunaux compétents, ceux de la Couronne n'eurent plus qu'à se déclarer déboutés. Ainsi, l'infortuné Martinucci, — qui attend encore sa sentence, — a appris à ses frais ce qu'il en coûte de jouer au Vatican la comédie qui a pour titre : *Beaucoup de bruit pour rien.*



Froment Meurice scit.

ÉCRIN DE LA TIARE OFFERTE PAR LA VILLE DE PARIS

Cliché Durandelles









P. MARCHETTI. — LE PAPE DANS LES JARDINS DU VATICAN





P. MARCHETTI. — UN « SPADONE »

Une autre affaire, qui coûta à Paris autant à elle seule qu'avait coûté au Vatican l'élection de Léon XIII tout entière, fut celle qui devait servir à célébrer l'anniversaire d'un pape si vénérable et d'un si laborieux pontificat. Nous voulons parler de la tiare offerte par la Ville de Paris au pape Léon XIII pour son Jubilé épiscopal. Son histoire, par où nous terminerons ce chapitre de comptabilité, mérite de sortir des archives secrètes qui la retenaient injustement.

La Ville de Paris, — qui en constitue aussi le diocèse, — voulait donc exprimer, par une œuvre digne d'elle, son hommage d'admiration au grand pape dont le ponti-

ficat allait atteindre les plus longues années des successeurs de Pierre.

Or, quelle œuvre plus digne de symboliser un pontificat qu'une tiare? Les uns, connaissant les nécessités de Léon XIII qui doit compter 21,000 francs de dépenses quotidiennes à sa Maison pontificale pour chaque jour que Dieu fait luire, avaient

d'abord pensé à une bourse copieuse qui alimenterait le Denier de saint Pierre; mais ils connaissaient aussi la générosité incorrigible de ce pape à qui les opérations malheureuses de Foschi et du *Banco Romano* ne laisseraient pas même le souvenir d'un « bouillon » bu. Les autres, plus littéraires, avaient imaginé d'offrir à Léon XIII, amateur des belles-lettres, la plus belle édition complète des *Œuvres des Écrivains français*, reliée avec les cuirs les plus renommés du pays. Plus grand dans ses calculs, un artiste et un chrétien, — pourquoi ne pas le nommer, puisque nous ne compromettons que sa vertu? — l'orfèvre Froment Meurice

caressait un rêve qu'il n'osait avouer qu'à lui seul : symboliser la papauté dans un trirègne et présenter cette triple couronne au front que Dieu s'était choisi, pour la porter ici-bas.

Mais que serait cette nouvelle tiare, après celle de la reine Christine et celle de Napoléon I<sup>er</sup>, qui avaient fait époque dans l'art de l'orfèvrerie contemporaine? Ainsi la tiare rêvée montait,



P. MARCHETTI. — UN CAMÉRIER DE CAPE ET D'ÉPÉE



GROUPE DE GARDES SUISSES DANS LEURS DIFFÉRENTES TENUES



de jour en jour, plus haute et plus magnifique dans le cerveau du généreux artiste. Il commençait à regretter sa seule collaboration, quand la porte de l'atelier s'ouvrit et un deuxième coopérateur entra. A M. Froment Meurice se joignit M. Le Rebours. Le curé de la Madeleine apportait l'appoint d'une souscription qu'il se proposait de provoquer parmi les plus beaux noms de France. Le temps d'ouvrir et de clore les listes. Et la tiare projetée ne demanda plus que trois mois pour sortir, belle comme un soleil, des célèbres ateliers de la rue d'Anjou. Mais au prix de combien de croquis, aussitôt annulés que dessinés! Froment Meurice désespérait même de trouver une forme définitive qui lui convint, quand M. Le Rebours, à qui l'orfèvre aimable se plaît à attribuer tout le mérite de cette œuvre, — qui est pourtant la sienne, — apporta, un jour, à l'atelier une photographie d'un sou-

C'était la reproduction d'une des innombrables et merveilleuses créations du trop méconnu Pinturicchio. Ainsi cette merveilleuse tiare pour laquelle Paris avait fourni 300,000 francs, — sans compter le temps et l'argent de l'orfèvre, qui n'ont pas figuré sur les factures, — sortit de ce morceau de papier de cinq centimes, pris pour modèle définitif.

L'œuvre était finie et la souscription close. Mais la pluie des bijoux continuait à tomber des mains blanches et des fronts nobles qui s'en dépouillaient sans un nom, sans une adresse, en hommage de simple fidélité exprimée silencieusement par le troupeau blanc à son blanc pasteur. Diamants, saphirs, rubis, émeraudes, on n'avait employé que les quatre ordres des pierres précieuses les plus grandes, à la monture des trois couronnes et de la croix du sommet. Le reste des pierres de deuxième ordre et



Cliché Mosconi (Rome).

LE JUBILÉ. — L'OUVERTURE DE LA PORTE SAINTE (1900)

des perles fines servit à sertir l'étoffe, d'un semis blanc qui recouvrit, par milliers de points lumineux, la tiare ainsi achevée. Et, des autres bijoux qui tombaient encore, comme une pluie continue, on composa l'écrin formant triptyque où l'admirable don fut renfermé. Il fallut annoncer par la voie des journaux que la tiare de Paris était déjà sur le chemin de Rome, pour arrêter sur les blanches mains la pluie des diamants et des perles et, sur les têtes inclinées, l'hommage d'une foi plus admirable encore que les bijoux dont elles se dépouillaient d'une manière si chrétienne et si française à la fois.

« Et savez-vous où est, à présent, votre tiare? demandai-je à Froment Meurice, qui n'est jamais allé à Rome pour avoir plus de temps à travailler à Paris.

— Au Vatican, sans doute! » répondit-il.

Je l'ai bien demandé à Mgr Pifferi, le sacriste du Pape. Mais de peur que fût trahi le secret d'un si précieux dépôt confié, dit-on, à l'étranger, Mgr Pifferi s'est contenté d'ouvrir ses mains bien grandes et de garder le silence le plus complet. Et c'est pourquoi, je pense que cette tiare, faite de ce que nos femmes françaises ont de plus pur, des larmes diamantées de nos mères, des sourires d'or de nos épouses, des perles de nos fiancées, — a trouvé son

refuge chez Léon XIII même, au plus près de son vieux cœur plein d'amour pour celle qu'il appelle son aînée et, — malgré tout, — la plus chère.

Telle est cette tiare aux trois couronnes que ceindra, le 2 mars prochain, pour le vingt-cinquième anniversaire de son élection pontificale, le front d'un des plus vieux et des plus grands papes du calendrier de l'Eglise, vingt fois séculaire. C'est ce trirègne, à l'or et aux diamants de France, qui remplira l'espace de ses rayons éblouissants quand, ce matin-là, par les escaliers de marbre qui vont du Vatican à Saint-Pierre, un flot de soies de pourpre et d'or amènera vers cette mer noire de foules qui auront pu trouver place sous les arceaux de cette immense basilique comme au sein d'un grand fort; amènera, dis-je, cette minuscule chose blanche, faite des cheveux blancs d'un vieillard et de la soutane blanche d'un prêtre, cette chose immaculée et cet être sans tache qui, ainsi qu'à la crête argentée des vagues sur l'océan, dominera tout cela : le Pape : Et ce sera, sur le front de Léon XIII, la charité de la France catholique, que l'Univers chrétien saluera au passage.

BOYER D'AGEN.